

THÉÂTRE

Camus, plus que jamais  
Page C 3

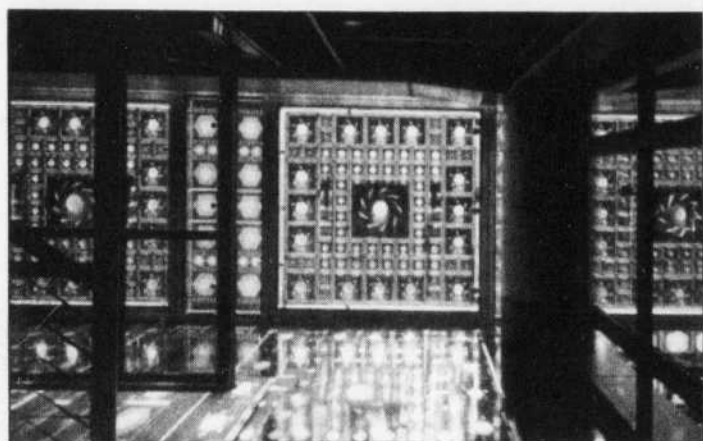


DANSE

Roger Sinha  
Page C 2

LE DEVOIR

# CULTURE



L'Institut du monde arabe (1981-87)

ARCHITECTURE

## Maître des formes

Star du jet-set hyper-médiatisée et rebelle militant, technicien du high-tech et écolo soucieux du contexte, l'architecte français Jean Nouvel, à 56 ans, cultive ses contradictions tout en promenant, dissimulé sous un chapeau à large bord, son crâne rasé et ses costumes noirs sur les chantiers.

RENÉ VIAU

Paris — Depuis le début décembre et jusqu'au 4 mars 2002, une exposition lui est consacrée au Centre Georges-Pompidou, à Paris, dont il a lui-même conçu la scénographie. En un palmarès culminant avec le futur Musée des arts premiers à Paris, Nouvel construit, couturier et orfèvre du verre et du métal, des immeubles transparents et révélateurs de l'air du temps.

Celui qui se dit plus «metteur en scène» qu'architecte affirme se servir comme armes non pas tant du crayon ou de logiciels spécialisés mais bien de références intellectuelles, d'évocations poétiques et de l'appel à un imaginaire certes assisté par ordinateur. Brandissant de tels outils, Nouvel, provocateur impertinent et agitateur aguerrri, joue du brio de ses formulations. Il revendique l'audace de la création afin de remédier à la banalisation et à la normalisation ambiantes.

### L'Institut du monde arabe (1981-87)

Ce concours dont il sort lauréat (avec Architecture Studio) est le tournant décisif de sa carrière. Carrossé et émaillé de «peaux» monochromes grises et noires d'aluminium et de verre, le centre culturel catapulte le jeune architecte, auparavant cantonné aux commandes de collèges de banlieue. L'Institut du monde arabe (IMA) se fait le manifeste d'une réflexion lancée dans le sillage d'artistes, de cinéastes et de designers: Buren, Turell, Godard, Wim Wenders, Starck, Yamamoto, et également de philosophes tels Virilio ou Lyotard. Ce dernier, avec son exposition *Les Immatériaux*, introduit la notion d'immatérialité au sein du discours parisien sur l'art.

Comme façade à l'IMA, Nouvel imagine des diaphragmes sensibles. Actionnés par un ordinateur, ils transforment l'édifice au gré de la lumière. Un nuage... clac! Comme les obturateurs d'un appareil photo, ils s'ouvrent. Trop de soleil... clic! Ils se ferment. Ces mouvements forment une géométrie en-

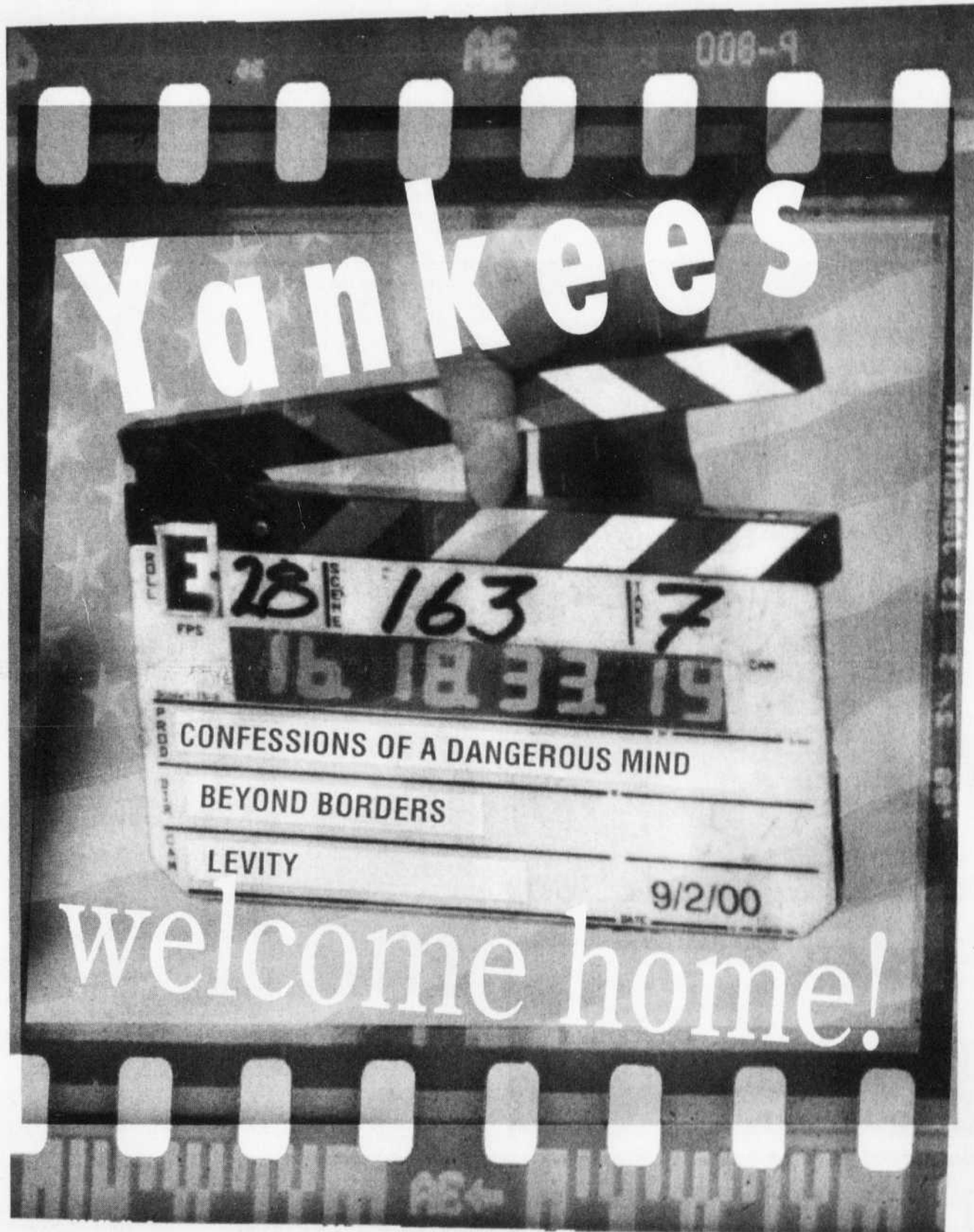
chanteresse d'entrelacs imitant des claustras et des calligraphies arabes. La technologie se fait ludique. «L'architecture, pense toujours Nouvel, devrait aussi être considérée comme la recherche d'une poésie et d'un art de vivre.» Tout «en donnant du plaisir aux gens», l'IMA exprime, sans folklore, les racines qui l'attachent à sa vocation. «J'essaie d'exploiter tous les contextes, explique Nouvel. Peut-être que le rôle d'un architecte, c'est justement de nous rappeler que l'on est quelque part.» La paroi du bâtiment capte ce qui est autour. Les mouvements du ciel au fil des flots de la Seine voisine s'enregistrent à sa surface. «Il faut, pense Nouvel, donner du sens à ce qui se situe autour du bâtiment.» Un bâtiment qui se projette dans la ville tout autant qu'il la réfléchit. «La transparence au premier degré ne m'intéresse pas. Prenez la Fondation Cartier et ses trois plans de verre parallèles. Avec ses écrans, plus grands que la façade, on choisit les angles transparents et ceux qui ne le sont pas. Il y a un jeu entre réalité et virtualité basé sur la superposition du reflet et de l'image. On voit l'arbre dans le jardin à travers un écran de verre sur lequel on voit le reflet de l'arbre.»

### Exposition à Beaubourg jusqu'au 4 mars

Après l'IMA, les commandes s'enchaînent. Son intervention à l'Opéra de Lyon (1993) coiffe un monument XIX<sup>e</sup> où chante en solo le noir, sa couleur de prédilection. Avec la Fondation Cartier à Montparnasse, les Galeries Lafayette de Berlin, à la Cité judiciaire de Nantes, Nouvel superpose toujours grilles, trames, verres et écrans. Outre la tour Dentsu de Tokyo et la tour Aguas de Barcelone, à la plastique phalloïde s'insérant dans l'horizon encore dénué de gratte-ciels, il travaille aussi à nombre de projets à travers le monde: des musées et, entre autres, un hôtel s'ouvrant en panoramique horizontal sur Manhattan. A Lucerne, le Centre de culture et de congrès revalorise les rives du lac alpin vers lesquelles il se prolonge.

Inventives, ultra-élégantes, ses réalisations sont magnifiées en ce moment à Paris, au Centre Georges-Pompidou, par une exposition qui est aussi une entreprise de séduction orchestrée par Nouvel. Ici, pas de plans. Pas de maquettes. Plutôt une promenade, alignant indifféremment projections de bâtiments construits ou en cours et projets refusés ou virtuels, comme cette *Tour sans fins* filmée par Wim Wenders. Par des contre-projets polémistes, notamment à Paris, il réagit contre «les technocrates qui veulent décider de tout». Pour Nouvel, la ville se vit et se fabrique, sur le terrain. «Plutôt que de tenter de planifier les mutations d'un organisme qui se modifie sans cesse, nous devons partir de ce qui est là. Il faut ajouter, enlever un bâtiment, savoir ce qu'il veut dire par rapport à l'autre. C'est par cet amour d'une situation, même chaotique, que l'on arrivera à améliorer la ville et à la rendre plus agréable.»

VOIR PAGE C 3:  
JEAN NOUVEL



## Montréal, capitale des tournages américains: la grogne des laissés-pour-compte

On les courtise, ravis de récolter de gros sous dans leur sillage. Les runaway productions, ces films américains tournés au Canada pour faire épargner de l'argent aux majors, font rouler notre économie. Pendant ce temps, à Los Angeles, des acteurs et des techniciens protestent. Leur porte-parole s'appelle Brent Swift et il trouve la note salée.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Dans les coulisses d'Hollywood, quand vous rencontrez des producteurs, des bonzes de l'industrie comme des représentants de la Motion Picture Association of America (MPAA) qui chapeaute les grands studios, ils se disent tous en faveur des runaway productions, ces tournages de films américains au Canada, dont Montréal récolte, comme Toronto et Vancouver, les fruits juteux: 2,5 milliards dépensés par les Américains au Canada.

La raison en est fort simple. Ils gagnent au change. Crédits d'impôt, faiblesse du dollar canadien. Pour eux, venir ici, c'est économiser des sous: entre 20 % et 30 % sur le coût global de production. Le représentant de la MPAA le reconnaît: «On produit à l'étranger parce que ça fait notre affaire.» Les studios y trouvent leur compte, les villes canadiennes héritant des beaux tournages aux retombées providentielles aussi. Montréal fait son miel des films américains qui se posent sur nos terres. Alors où se situe au juste le problème?

Le gouverneur de Californie, Gray Davis, vient pourtant de mettre sur la table un projet de loi visant à accorder des crédits d'impôt aux petites productions qui refusent l'exode (et non pas aux gros films dont Montréal hérite). «On l'appuie... parce qu'il est le gouverneur, dira, mi-figue mi-raison, le porte-parole des studios, mais nous ne sommes pas convaincus qu'il existe un problème avec les tournages à l'étranger. En tout cas, s'il y en a un, ni les pétitions ni les plaintes ne pourront le ré-

soudre.» La MPAA roule avec les tournages à l'étranger. Les salaires des stars sont devenus si faramineux que, pour économiser sur les productions, les majors courtisent le taux de change et les subventions canadiennes. Tant mieux pour nous. Tant pis pour d'autres. Le représentant de la MPAA admettra dans un même souffle qu'il y a un petit hic: «50 % des acteurs sont sans emploi à Los Angeles.»

Brent Swift, à la tête de Film and Television Action Coalition (FTAC), n'entend pas à rire de son côté. Directeur artistique, surtout sur des productions télé, il crie que les tournages au Canada le privent de son gagne-pain. Rencontré à Los Angeles, il affirme ne pas avoir travaillé depuis deux ans et demi pour cause d'exode des caméras vers le nord.

Il y a quatre ans, devant la saignée des tournages vers l'étranger, Brent Swift a fondé la FTAC pour protéger les acteurs et les techniciens californiens qui se retrouvent le bec à l'eau. De fait, un grand nombre d'entre eux sont servies dans les bars, ou vivent de petits boulots. Trente mille emplois leur seraient passés sous le nez au cours des quatre dernières années. Le problème n'est pas celui des stars, qui s'exportent avec les tournages à l'étranger, ni celui des techniciens-vedettes, qui suivent avec l'équipe. Mais tous ne s'appellent pas Robert De Niro ou Julia Roberts. Or les seconds violons californiens, qu'ils soient devant ou derrière la caméra, paient la note de la migration. André Lafond, du Bureau du cinéma de Montréal, vous dira que, si les films n'avaient pas été tournés au Canada, ils n'auraient pas été tournés du tout en Californie, faute de fonds. «Le meilleur rapport qualité/prix ne se retrouve plus à Los Angeles, précise ce dernier. Cette concentration de l'emploi à Hollywood est disparue sans appel. Elle n'est plus technologiquement nécessaire, ni même viable.»

La FTAC, qui affiche 18 000 membres, a organisé une manifestation en décembre regroupant 1500 mécontents (ce qui paraît bien peu, mais elle était, semble-t-il, quelque peu improvisée). La pétition qu'elle a fait circuler auprès des acteurs et des techniciens a pourtant recueilli 80 000 signatures. La FTAC a surtout déposé le 29 novembre une plainte auprès du

50 % des  
acteurs sont  
sans emploi  
à Los  
Angeles

VOIR PAGE C 4: YANKEES

## Culture

DANSE

## Roger Sinha brûle encore

ISABELLE POULIN

Roger Sinha aime les images fortes. La première pièce qui l'a catapulté sur la scène chorégraphique montréalaise avait pour titre *Burning Skin*. C'était il y a 10 ans, et le danseur voulait alors régler ses comptes avec ceux qui l'avaient ostracisé, lui, l'Indo-Arménien d'origine, né en Angleterre puis élevé à Saskatoon. Une pièce inspirée d'une nouvelle de Hanif Kureishi dans laquelle il dénonçait les ravages du racisme chez un garçon qui allait jusqu'à s'ébouillanter pour se blanchir la peau. Pas seulement une pièce à thèse puisque Roger Sinha y mettait alors en place les fondements de sa recherche chorégraphique: la quête de son identité, de son propre langage gestuel. Il y avait là des esquisses d'arts martiaux, du bharata-natyam, cette danse classique de l'Inde, juxtaposées à des mouvements de danse contemporaine, dans un étonnant mélange de gravité et d'humour.

Dans le même esprit mais considérablement allégé, il y a eu cinq ans plus tard *Chai*, où une cérémonie du thé devient un prétexte pour une tentative de métissage des cultures et des styles. Il y a bien d'autres pièces mais, de la décennie 90, le chorégraphe ne veut

retenir que celles-là. Il faut dire que Roger Sinha, débarqué à Québec en 1986 et à Montréal trois ans plus tard, a compris très vite que, pour s'imposer sur la scène chorégraphique d'ici, il fallait trouver et développer une vision personnelle.

## Redécouverte de l'Inde

Le danseur qui a collaboré avec Danse-Partout à Québec, Jean-Pierre Perreault et Sylvain Emond entre autres, s'est lancé alors dans la quête d'une danse qui lui collerait vraiment à la peau. Il fait entre-temps la rencontre de Natasha Bhakt, Vancouveroise d'origine indienne, grande danseuse de bharata-natyam, avec qui il entreprend une étroite collaboration. Pas étonnant qu'il se tourne alors vers le pays de son père, l'Inde, et ses danses très riches: «*J'ai fait un premier voyage en Inde en 1994, qui a donné un premier duo avec Natasha. Mais je dois avouer que j'étais un peu perdu. Je voulais alors faire des pièces à portée universelle, sur la guerre par exemple, des pièces qui n'avaient rien à voir avec mes origines. J'utilisais un peu de vocabulaire du bharata-natyam, un peu de danse contemporaine, un peu de copier-coller quoi... mais je ne parlais pas de ma propre histoire. Quelques-unes étaient réussies,*

*d'autres moins; je cherchais peut-être un peu trop...*»

Puis, il y a eu *Glace noire*, sa dernière création présentée à Montréal en 1999. Roger Sinha ne cache pas que l'accueil plutôt tiède réservé à cette pièce et surtout le sentiment d'échec qui a suivi ont eu l'effet d'un électrochoc: «*C'était une pièce trop ambitieuse, très à risque, qui m'a coûté beaucoup... Au moins, elle m'a permis de réévaluer mon travail et de me rendre compte que j'avais envie de parler de moi, l'Occidental, et non pas de représentations de l'Inde qu'en fait je ne connais pas beaucoup. J'ai grandi avec le "fish and chips", moi, pas avec le curry... J'avais envie de travailler avec des gens un peu comme moi, comme Natasha, nés en Angleterre, élevés à l'occidentale, et surtout avec une vision de la danse indienne qui ne soit pas exotique.*»

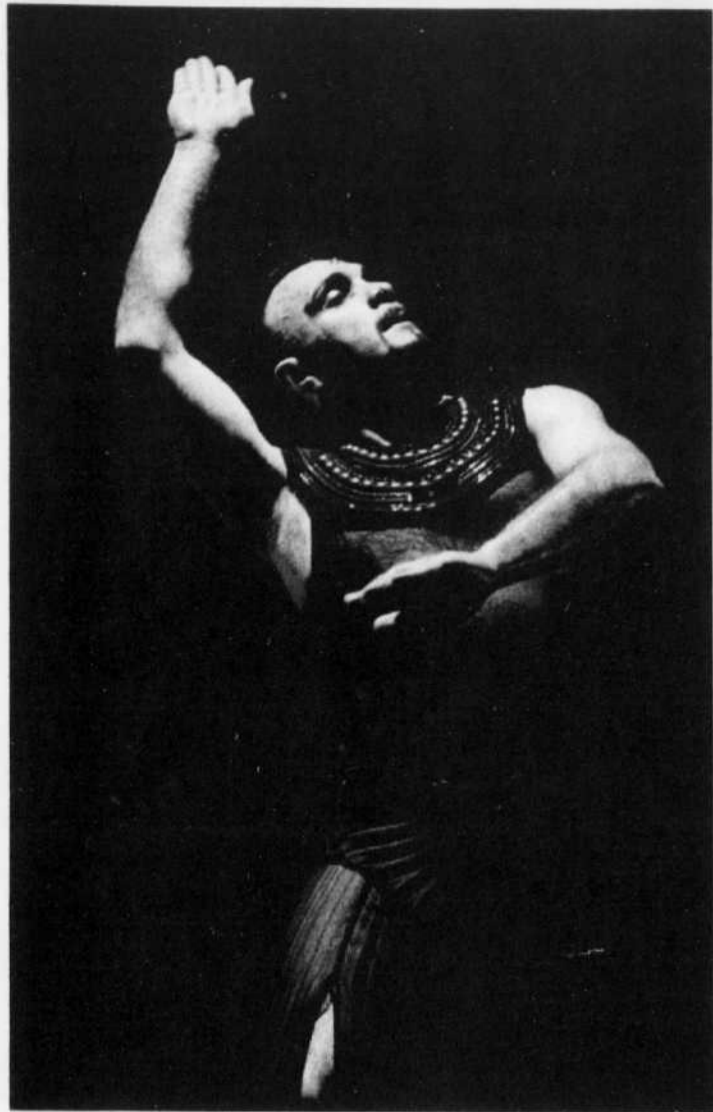
## Alors fut créée Loha...

Deux ans de recherches et de travail, en collaboration étroite avec Natasha Bhakt, ont donné le duo *Loha* (acier en bengali) présenté en première au Festival Danse Canada, en juin 2000. Le résultat est renversant: il y a la beauté des lignes du bharata-natyam, intégré dans une gestuelle contemporaine à la fois sensuelle et dynamique, et la présence for-

te de deux musiciens sur scène, Ganesh Anandan et Rainer Wiens, dans un équilibre quasi parfait. Mais surtout, l'histoire de Roger Sinha est maintenant inscrite dans son propre corps et celui de ses interprètes. Et le bharata-natyam, cette danse très codifiée, lui donne une grande liberté ou alors c'est lui, le chorégraphe, qui prend toutes les libertés avec ce vocabulaire: «*Du bharata-natyam, j'utilise les mouvements des mains, pour leur beauté formelle, et le martèlement du sol avec les pieds, mais j'y ajoute des mouvements des hanches et surtout le toucher, le contact entre les corps. Aussi, je montre les corps qui sont complètement couverts dans le bharata-natyam. Dans Thok, un quatuor, je pousse encore plus loin le vocabulaire, avec des duos plus complexes et aussi plus d'abandon... Les bulles de métal sur le corps des danseurs, c'est un son très actuel qui me représente...*»

Roger Sinha affirme qu'à chaque spectacle, il met une chemise brûlante, qu'il prend toujours des risques. Et cette flamme qui l'anime en fait un créateur et une voix chorégraphique uniques.

**Sinha Danse présente Loha et Thok au Studio de l'Agora de la Danse, du 7 au 16 février.**

Roger Sinha dans *Loha*.

MICHAEL SLOBODIAN

théâtre du rideau vert **ubu** En collaboration avec

Découvrez ou redécouvrez ses grands classiques ! Du 12 au 17 février 2002

**Retour aux souches LE FIER MONDE**

PROCHAIN CONCERT LE 18 FÉVRIER 2002, 20 H

**Les Lundis classiques** du Rideau Vert sous la direction artistique de Francine Chabot

ÉPOQUE BAROQUE  
Pandoïff-Maelli, Van Eyck, Hume, Forqueray, Morel, Telemann, J.C. Bach, Platti.

FRANCIS COLPRON - FLÛTE  
SUSIE NAPPER - VIOLONCELLE  
CATHERINE PERRIN - CLAVECIN

(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca

Tournée des Bancs d'essai internationaux à

**Tangente**

6 esthétiques.  
6 chorégraphies pleines de mordant.

7, 8, 9 février à 20h30  
10 février à 19h30

TANIA ALVARADO (Edmonton)  
THIERRY THIEU NIANG (Istres/France)  
PHILIPP GEHMACHER (Vienne)

14, 15, 16 février à 20h30  
17 février à 19h30

EDDIE LADD (Cardiff/Angleterre)  
ALBERTO HUETOS & ELIANE HUTMACHER (Luxembourg)

ANNA JANKOWSKA & HEINI NUKARI (Berlin)

Tangente, 840, rue Cherrier  
métro Sherbrooke  
Entrée: 15\$/12\$  
Billetterie à l'Agora de la danse: 525-1500

La tournée des BEI a reçu le soutien du programme Accueil de spectacles étrangers au Québec.

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

**SINHA DANSE**  
LOHA ET THOK

7 au 9 et 13 au 16 février 2002 20 h

CHORÉGRAPHE  
Roger Sinha

INTERPRÈTES  
Natasha Bhakt  
Tom Casey  
Sophie Lavigne  
Roger Sinha  
Lucie Vigneault

MUSIQUE  
Ganesh Anandan  
Dino Giancola  
Charmaine LeBlanc  
Rainer Wiens

ÉCLAIRAGES  
Caroline Ross

COSTUMES  
Mariora  
Vandal costumes

RÉPÉTITRICE  
Sophie Michaud

MUSICIENS  
SUR SCÈNE  
Ganesh Anandan  
Rainer Wiens

« Ce duo [Loha] d'une finesse et d'une beauté rare, s'installe comme une rencontre éloquente, entre l'énergie masculine et féminine... »  
Andrée Martin Le Devoir

LAGORA DE LA DANSE 514.525.1500  
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE  
LE DEVOIR 514.790.1245

**LES GYMNASTES DE L'ÉMOTION**  
Ode au théâtre, sur fond de mauvaise critique

TEXTE ET MISE EN SCÈNE  
Louis Champagne et Gabriel Sabourin

AVEC Stéphane Brulotte, Louis Champagne, Geneviève Rioux, Gabriel Sabourin

ET CHAQUE SOIR, UN COMÉDIEN INVITÉ  
Pierre Collin, Benoît Girard, Jacques Godin, Andrée Lachapelle,  
Hélène Loïsel, Albert Millaire, Paul Savoie

UNE PRODUCTION DU  
Nouveau Théâtre Expérimental

**Du 19 février au 9 mars 2002**  
du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h  
relâche jeudi 28 février

au Temple maçonnique de Montréal  
2295 Saint-Marc  
ANGLE SHERBROOKE MÉTRO GUY-CONCORDIA

ENTRÉE 18 \$ RÉSERVATIONS (514) 521-4191

le nouveau théâtre  
**NTE**  
expérimental

LE DEVOIR

DU 25 JANVIER AU 16 FÉVRIER

«... une comédie vénitienne charmante et drôle [...] Parfaite pour oublier la «sloche», la neige sale et l'humidité féroce... »  
M.-C. Blais - La Presse

**L'HONNÊTE FILLE**  
DE CARLO GOLDONI

DE VENISE À MONTRÉAL,  
UN GOLDONI QUI DÉMÉNAGE!

Traduction: Ginette Herry  
Mise en scène: Jean-Guy Legault en collaboration avec Simon Boudreault

Avec Myriam Poirier, Geneviève Rioux, Marc Béland,  
Gary Boudreault, Luc Bourgeois, Geneviève Bélisie,  
Simon Boudreault, Éloi Cousineau, Nico Gagnon, Isabelle Payant

Concepteurs: Yannick Bocquet, Simon Boudreault, Jean-Guy Legault,  
Kareen Houde, Yves Morin, Charles-Antoine Roy

Judis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h  
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE: (514) 253-8974  
ADMISSION: (514) 790-1245  
1 800 361-4595 admission.com

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER  
4353, rue Sainte-Catherine Est  
88 Papineau ou Viau, autobus 34 88 Pie IX, autobus 139

• Culture •

THÉÂTRE

# Avez-vous vu Camus ?

Québec accueille deux Camus cet hiver. *Les Justes* est lancé cette semaine à La Bordée. Une adaptation de *La Peste* suivra, en mars, à la Caserne Dalhousie. Dans les deux cas seront mis en lumière «les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes».

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

En ces temps postapocalyptiques, après les attentats du 11 septembre, il en faut, du courage (ou de l'inconscience), pour monter une pièce de théâtre non seulement sur le terrorisme, mais où le terrorisme est présenté, analysé et soupesé comme un engagement généreux et sincère. Il en faut, du courage, et Reynald Robinson en a, lui qui dévoile cette semaine au Théâtre de la Bordée sa version des *Justes* d'Albert Camus.

«Le lendemain du 11 septembre, j'ai appelé au théâtre et j'ai demandé si on devait continuer avec ce spectacle, explique le metteur en scène Reynald Robinson. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait foncer pour aider à penser. Avant ces événements tragiques, je voulais en faire un show plus lumineux. Les attaques terroristes ont confirmé les aspects plus sombres de cet univers et aidé les comédiens à concrétiser la pensée de Camus.»

L'histoire des *Justes* se résume à un cas de conscience moral. Les terroristes peuvent faire preuve d'éthique eux aussi, paraît-il... Les justiciers en question arrivent de la Russie tsariste du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ils sont cinq, cinq militants socialistes révolutionnaires. Ils préparent un coup d'éclat: l'assassinat du despotique grand-duc dont il s'agit de faire exploser le carrosse. Planification, préparation, jubilation, justification théorique: tout baigne dans la nitroglycérine jusqu'au moment où le jeteur de bombe désigné constate l'imprévu, l'impossible: le carrosse du seigneur transporte également



ARCHIVES LE DEVOIR

L'œuvre d'Albert Camus a toujours la cote.

des enfants. Faut-il quand même poursuivre la mission? Jusqu'où faut-il s'enfoncer dans le mal pour faire triompher le bien? Ou, comme le demande un autre personnage, de Brecht celui-là: «Quel remède paraîtrait trop amer au mourant? Si tu pouvais changer le monde que n'accepterais-tu de faire?»

Reynald Robinson, comédien, a joué dans cette pièce dans une production étudiante, jadis. Lui-même dramaturge (*L'Hôtel des horizons* et *La Salle des Loisirs*), il assume parfaitement ce théâtre engagé. «J'aime ce théâtre qui parle, dit-il, qui porte à la réflexion. Je pense que nous avons besoin de ce genre théâtral. Les gens veulent entendre un autre discours que celui des Américains sur

le terrorisme. Cette pièce peut stimuler des discussions plus vastes. [...] Camus n'est pas dogmatique. Il expose tous les points de vue, toutes les facettes du problème pour finalement poser la question du mal et du bien, et surtout de la recherche du bonheur. Les *Justes*, pour moi, c'est une pièce humaniste et humaine, tout simplement.»

**Des Justes à La Peste**

Et c'est pourquoi Albert Camus a la cote. De plus en plus en fait. Car son œuvre «exalte la solidarité humaine face au mal et débouche sur un humanisme nouveau ou il importe moins d'être heureux que d'être conscient [...] à ras de terre, libéré des illusions métaphysiques et politiques», comme le dit une

vieille édition du *Petit Robert*. A preuve, en mars, Québec aura droit à un autre Camus, une adaptation de *La Peste* présentée à La Caserne Dalhousie par la Compagnie Marie Dumais. La troupe n'existe que depuis une année. Elle lie trois femmes aux talents et aux ressources multiples — Marie Dumais, du théâtre, Carole Baillargeon, des arts visuels, et la chorégraphe Christiane Bélanger —, qui travaillent ensemble depuis quelques années.

Marie Dumais a déjà monté *Orlando*, suivant un être humain, d'abord homme puis femme, pendant 400 ans. «*La compagnie veut mettre en scène la marche de l'homme dans l'humanité*», résume la metteuse en scène, pour faire écho à la fameuse formule de Stockholm concernant Camus, à qui le prix Nobel de littérature a été remis pour «avoir mis en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes».

Cette fois, elle s'attaque donc au roman de 1947 racontant une épidémie à Oran, en Algérie. La peste, c'est alors le mal ultime, la guerre qui vient de s'abattre sur le monde, le mal qui persiste encore, la peste brune ou rouge, et puis c'est aussi le mal de toujours dans un monde éternellement absurde. «*Quand je travaillais sur l'adaptation, on était en plein Sommet des Amériques, dans une cité repliée sur elle-même*, explique Mme Dumais, qui parle d'une version très synopée, cinématographique, se racontant sur une scène dépouillée, utilisant des projections. «*C'est marqué ma lecture, forcément, comme les événements du 11 septembre ont aussi marqué notre travail. Le message de Camus porte sur la vigilance et la mémoire face au mal. Je crois que c'est une grande leçon, une leçon toujours nécessaire de nos jours...*»

**LES JUSTES**

Théâtre de la Bordée, à Québec du 5 février au 2 mars

**LA PESTE**

La Caserne Dalhousie, à Québec du 12 au 30 mars

## Le carnet gris du destin

**AGONIE**

Un texte de Jacques Brault. Adaptation et mise en scène: Marie-Ginette Guay. Interprétation: Jacques Leblanc. Voix du professeur: Paul-André Bourque. Conception du décor et du costume: Isabelle Larivière. Éclairages: Christian Fontaine. Bande son: Jean-Sébastien Côté. Assistance à la mise en scène: Eva Daigle. Régie: Christian Garon. Au Théâtre du Périscope, 2, rue Crémazie Est, Québec. Jusqu'au 15 février.

**DAVID CANTIN**

Comment adapter au théâtre un texte narratif aussi intense et limpide qu'*Agonie* de Jacques Brault? Voilà le risque énorme qu'assume, entièrement, le tandem de Marie-Ginette Guay et Jacques Leblanc à la salle bleue du Périscope à Québec. Une expérience, parfois ardue, qui traîne un peu trop en longueur. On se demande même si l'idée en valait la peine.

Surtout connue en tant que comédienne, Marie-Ginette Guay n'a jamais caché son admiration pour l'œuvre du poète Jacques Brault. Mais tout est dans la manière de rendre cette parole, très discrète, sur scène. Quiconque a déjà entendu l'auteur lire en public sait que ses mots passent davantage par le murmure de la confiance que l'agitation théâtrale. Toutefois, la trame d'*Agonie* laisse entendre une matière des plus dramatiques. Un homme dans la quarantaine fait le point sur son existence, en revenant sur les souvenirs de collègue d'un ancien maître de scolastique devenu clochard. Avec l'aide du carnet gris de ce «professeur de tristesse», l'individu se remémore l'analyse de chacun des vers du poème *Agonie*, de l'Italien Giuseppe Ungaretti. Peu à peu, un dédoublement a lieu au cours d'une nuit d'ivresse. De l'espoir de jeunesse de devenir un grand reporter au constat terrible qu'il doit faire maintenant, l'homme, démuné, doit faire face à sa médiocrité. Après avoir soutiré le fameux carnet à la

nonchalance indirecte du destin, l'ancien élève est renvoyé à sa solitude douloureuse, à travers une errance intérieure. Comment faire face avec lucidité au présent? Comment surmonter une remise en question aussi fondamentale?

On connaît la grande portée, de même que la profonde richesse existentielle de ce court roman de Brault. Cependant, l'approche de Marie-Ginette Guay réussit difficilement l'épreuve de la scène. Tout d'abord, la pièce, qui dépasse les deux heures, aurait pu être resserrée. Il est particulièrement difficile après l'entracte de suivre à nouveau ce combat intérieur. Mais dès le début, quelque chose ne va pas. Dans la peau du personnage, Jacques Leblanc en fait trop. La pose agace, mais surtout les pirouettes comiques ne sont pas toujours justifiées. De plus, pourquoi vouloir entrer aussi rapidement dans la détresse de l'ancien élève? Un certain déséquilibre dans le rythme de la pièce gêne ainsi tout au long du spectacle.

Par ailleurs, le décor austère de la chambre ainsi que les multiples accessoires témoignent de quelques trouvailles. Notamment les murs, qui se transforment en tableaux de classe, et les craies, qui servent à retranscrire les vers du poème d'Ungaretti. L'idée aussi d'introduire une voix hors champ qui met en place un contrepoint au monologue demeure des plus intéressantes. Mais les excès de Leblanc empêchent de découvrir toute la subtilité du texte de Brault. Est-ce qu'il faut s'emporter à ce point pour dire un tel basculement émotif? On finit par se perdre dans le maniérisme, un peu paradoxal, de cette lecture d'une œuvre qui ne s'appuie guère sur la démesure des effets. Évidemment, toute création défend des choix et des couleurs particulières. On sait aussi que Brault a tenu à prendre ses distances, dès le départ, par rapport à cette adaptation théâtrale d'*Agonie*. Même bien intentionnée, Marie-Ginette Guay arrive difficilement à convaincre le spectateur d'entrer dans cette curieuse aventure théâtrale.

## JEAN NOUVEL

SUITE DE LA PAGE C 1

Au bétonnage massif, Nouvel oppose «la production d'images». Ses superpositions, ses feuilletages offrent à l'usager, devenu spectateur, un miroir. Son scénario vise de plus en plus à confondre site et bâti. Ses séquences et ses travellings s'ouvrent de plus en plus, en contre-champ, sur le spectacle de la nature qui apparaît, quasi virtuelle et comme dupliquée, tandis que le dur, le solide, s'évanouit.

Magnifique, le Guggenheim Temporary Museum of Art à Tokyo (non construit) se voudrait un musée enfoui sous une colline de bambous. Pour le siège social de la société Richeumont, à Genève, l'architecture disparaît aussi carrément dans le cadre ambiant. «C'est une infiltration derrière des cèdres centenaires et de grands peupliers, dit-il. De leur bureau, les employés enserrés dans ce paysage auront l'illusion de travailler di-

rectement dans le parc.» Où s'arrêtera cette volonté de «dématérialisation», l'un de ses dadas? «Remettons cela en perspective, argumente Nouvel. Il y a quand même un darwinisme architectural. D'abord, les pyramides. Puis, la voûte. Ensuite, l'acier pour faire une poutre. On utilise de moins en moins de matière pour résoudre de façon de plus en plus invisible les grandes fonctions d'un bâtiment: s'abriter de la pluie, du froid. C'est vrai aussi

d'un poste de télévision. Ce qui était, il y a 30 ans, un gros tube avec une petite fenêtre se résume aujourd'hui à quelques millimètres d'épaisseur derrière une image. La modernité, conclut-il, est d'atteindre ce résultat sans montrer comment cela se passe.»

Poussée à ses limites, l'architecture, selon Nouvel, s'affirme plus que jamais en référence au cinéma, art par excellence de l'illusion. Alors, soit. Allumez les projecteurs. Silence, on tourne!

**Les Laboratoires de l'AQAD** 3<sup>e</sup> édition  
Association québécoise des auteurs dramatiques

Six auteurs explorent un texte inédit en trois dimensions

Du 5 au 16 février 2002  
Au Théâtre La Licorne  
4559, rue Papineau, Montréal

Toutes les représentations débutent à 20 h  
Prix des billets: 10\$ - Étudiant(e)s et abonné(e)s de La Licorne: 8\$

Le Groupe de la Veillée présente *La Nuit des tribades* de Per Olov Enquist Traduction Jacques Robnard Jan Ivarsson  
Mise en scène de Téo Spsychalski avec Gabriel Arcand Anouk Simard Marie-Claude Gamache Marcel Pomerlo

### La Nuit des tribades

« Excellente pièce... Gabriel Arcand en Auguste Strindberg violent, touchant, parlait... Marcel Pomerlo extraordinaire en acteur flagorneur... »  
— Nicole Lerche, *Aux arts etc.*, SRC

« Une riche matière dramatique... il faut aller voir *La Nuit des tribades* pour découvrir l'ironie et le cynisme de Per Olov Enquist... »  
— Hervé Guay, *Le Devoir*

« Gabriel Arcand, remarquable. Anouk Simard, convaincante. Marie-Claude Gamache, surprenante... »  
— Pierre Thibault, *ICI*

« Refined acting carries *La Nuit des tribades*. The Group's artistic discipline is remarkable for its esthetic purity and lofty detachment... »  
— Matt Radz, *The Gazette*

« Misogynie et démesure: Arcand admirable de justesse dans la peau d'Auguste Strindberg. Deux comédiennes devenues tribades campées avec aplomb par Anouk Simard et Marie-Claude Gamache. Un duel verbal cruel... »  
— Francine Grimaldi, *Samedi et rien d'autre*, SRC

Du nouveau à [www.laveillee.qc.ca](http://www.laveillee.qc.ca)

Réservation 514.526.6582  
Admission 514.790.1245

Théâtre PROSPERO

22 janvier au 16 février 2002

théâtre du rideau vert **UBU** En collaboration avec

**DERNIÈRE SEMAINE!**

Au **Coeur de la rose** de PIERRE PERRAULT

Une présentation de **BANQUE LAURENTIENNE**

MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU

AVEC Paul Ahmarani Isabelle Blais Maxime Denormmée Louise Laprade Claude Lemieux Paul Savoie

LES ARTS du Maurier

DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2002

« Magnifique... Extraordinaire... À voir absolument... Soisange Lévesque, *Le Devoir*

« C'est un chef-d'œuvre... distribution parfaite... mise en scène remarquable... l'événement théâtral de ces dernières années... » Robert Lévesque, *Radio-Canada*

« ... Blais luit sur scène comme un phare dans la nuit... » Paul Toutant, *Radio-Canada*

« ... on boit chaque parole avec un émerveillement renouvelé au fil des répliques... » Ève Dumas, *La Presse*

« ... l'un des plus beaux objets artistiques auxquels il m'a été donné d'assister... toutes disciplines confondues... » Pierre Thibault, *ICI*

« ... d'une poésie étrange et magnifique, bercé de métaphores marines... véritable petit trésor de beauté... » Marie Labrecque, *Voix*

« ... a smart, inspired production... » Matt Radz, *The Gazette*

(514) 844-1793 • [www.rideauvert.qc.ca](http://www.rideauvert.qc.ca)

La Presse SPEXEL

RÉSERVATIONS ET INFORMATIONS À LA LICORNE: (514) 523-2246  
BILLETS AUSSI DISPONIBLES SUR LE RÉSEAU ADMISSION: (514) 790-1245 ET AU [WWW.ADMISSION.COM](http://WWW.ADMISSION.COM)

du 22 janvier au 16 février 2002  
5 supplémentaires - du 19 au 23 février

## Des fraises en janvier

LE PUBLIC ET LA CRITIQUE SONT UNANIMES

« ... une pièce heureuse [...] une pincée d'Amélie Poulain, de la luminothérapie en plein cœur de l'hiver [...] On sort [...] avec l'envie de chanter... » LA PRESSE

« ... vraiment, on s'y amuse... » INDICATIF PRESENT, SRC

« Un pur délice... » LES CHOIX DE SOPHIE, TO

« Une pièce jeune, tonifiante [...] c'est savoureux, malicieux, étourdissant... » SAMEDI ET RIEN D'AUTRE, SRC

« ... is a mouth-watering as its title... » THE GAZETTE

« Une pièce exquise [...] très rafraichissant, charmant [...] une auteure à suivre... » MONTREAL EXPRESS, SRC

« Une pièce qui rend heureux. C'est tellement intelligent, tellement subtil... » AUX ARTS ETC., SRC

« Les quatre comédiens font merveille. Une mise en scène inventive et tonique. [...] Des fraises de cette qualité, c'est rare... » MONTREAL CE SOIR, SRC

d'Évelyn de la Chenelière  
mise en scène de Philippe Soldevila

avec Masha Limonchik Benoit Guoin Isabelle Vincent Daniel Parent

les concepteurs Jean Bard Pierre-Guy Lapointe Claude Accolas Stéphane Caron

une production du Théâtre d'aujourd'hui  
3990, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke)  
Montréal H2W 2M2  
(514) 282-3900  
[www.theatredaujourd'hui.qc.ca](http://www.theatredaujourd'hui.qc.ca)  
Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

en collaboration avec **BANQUE LAURENTIENNE**

Culture

C I N É M A

# L'empreinte du géant

## YANKEES

SUITE DE LA PAGE C 1

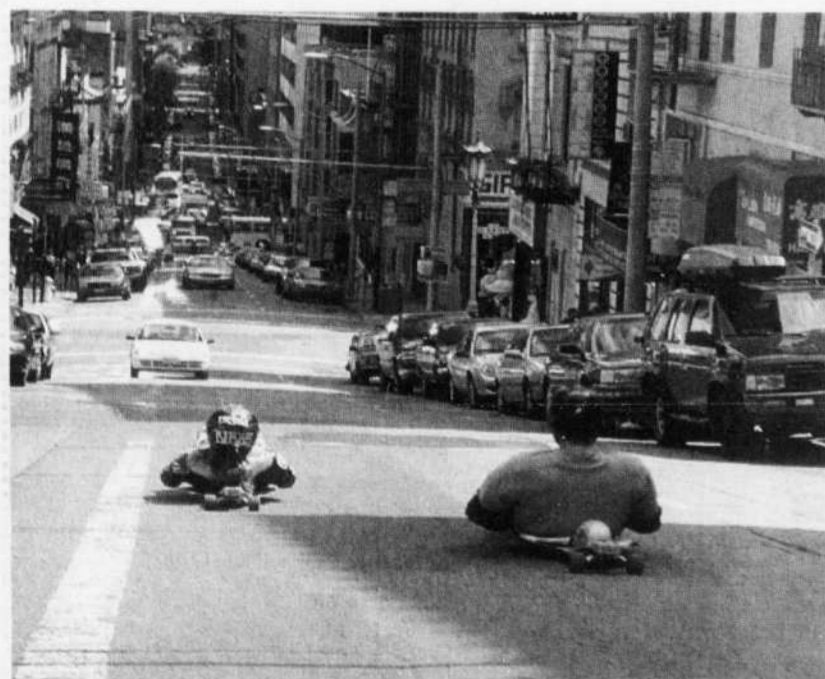
département de Commerce américain pour pratiques de commerce déloyales. Mais la plainte a été retirée depuis. Brent Swift, qui aurait perdu sa cause, juge qu'il doit mieux étayer son dossier avant de revenir à la charge. Il a embauché des avocats pour l'appuyer de chiffres et d'arguments-chocs. «Ce n'est que partie remise», promet-il.



manœuvre politicienne. «Nous réclamons désormais l'abolition des subventions canadiennes aux productions américaines qui tournent au Canada.»

En fait (c'est ce qui fait sa faiblesse), la FTAC est un peu contre tout le monde: la MPPA (Motion Picture Association of America) et les producteurs qui envoient leurs productions à l'étranger, mais aussi le syndicat des acteurs (que Swift trouve trop mou). «Nous sommes David contre Goliath», précise Brent Swift. Des gens talentueux perdent leur emploi et chacun est pigiste ici. Aujourd'hui, les productions s'exécutent au Canada. Demain, les majors iront tourner en Chine parce que ce sera encore moins cher là-bas. L'industrie du film se meurt ici. Il y a 40 ans, à Hollywood, tout était fait en studio. La mondialisation nous est entrée dans le flanc. Les riches s'en retrouvent plus riches et les pauvres, plus pauvres.»

Brent Swift se dit tout de même conscient que l'après-11 septembre sert sa cause. «Il est devenu encore plus absurde d'envoyer nos emplois hors du pays en période de dépression», constate-t-il en reprenant son bâton de pèlerin. Mais sa cause semble un peu perdue d'avance.



Scènes du film Rollerball. SOURCE: MGM DISTRIBUTION CO.

Depuis toujours omniprésent sur nos écrans de cinéma, Hollywood se fait aussi, pour le meilleur ou pour le pire, de plus en plus sentir sur les plateaux de tournage du Québec. Portrait statistique de la place occupée par le géant américain dans notre monde du film.

ÉRIC DESROSIERS  
LE DEVOIR

Le chiffre résume à lui seul l'ampleur de la domination américaine sur ce secteur culturel: plus de 85 % des recettes d'assistantes réalisées au Québec en 2000 l'ont été par des longs métrages américains. Cet engouement pour les productions hollywoodiennes qui se répète chaque année a pour effet de ne laisser que des miettes aux autres, note l'Observatoire de la culture et des communications dans la dernière édition de ses *Statistiques sur l'industrie du film*, en commençant par les productions québécoises dont la part n'avait été que de 4 % cette année-là, contre moins de 1 % pour les films du reste du pays, 4 % pour les productions françaises et 6 % pour les autres pays.

Ceux qui espéraient se consoler en se comparant trouveront peut-être du réconfort dans le fait que cette place occupée par le cinéma américain atteignait au même moment 95 % sur les écrans du reste du Canada, soit pratiquement la même proportion qu'aux États-Unis mêmes. Ils devront toutefois savoir aussi que cette présence américaine s'avère moins forte qu'au Québec dans plusieurs pays, dont la France (63 %) et même le Royaume-Uni (75 %).

Cette domination d'Hollywood ne se limite pas au grand écran. Dans le domaine des vidéocassettes par exemple, 55 % de toutes les cassettes de films et de programmes télévisés vendues ou louées depuis dix ans au Québec étaient des productions américaines, comparativement à moins de 1 % de films du Québec. N'eût été des productions pour enfants de Carmen Campagne et du premier film des Pokémons, il n'y aurait eu que des titres américains au palmarès des cinquante productions les plus largement diffusées.

À la télévision québécoise, le poids relatif du cinéma américain se révèle tout aussi important: 62 % des films et téléfilms diffusés en 2000 par les 12 principales chaînes françaises et anglaises étaient américains, contre 6 % de productions québécoises et 13 % de productions françaises. Plus de 86 % des films présentés par Télé-Metropole cette année-là avaient été américains, comparativement à 84 % à Télévision Quatre Saisons, 53 % à Radio-Canada et 30 % à Télé-Québec.

«Ce qu'il y a d'assez étonnant», note le commissaire au cinéma et à la télévision de Montréal, André Lafond, «c'est que certaines productions québécoises arrivent tout de même à faire relativement bien à la télévision alors qu'on en arrache dans les salles de cinéma. Ce sont pourtant souvent les mêmes réalisateurs qui tournent nos téléfilms à succès et nos films pour le cinéma. Paradoxalement, on peut avoir des cotes d'écoute d'un ou deux millions de personnes pour un seul épisode de télévision alors que l'on va considérer comme un grand succès le fait qu'un film québécois attire 160 000 spectateurs et tienne trois semaines à l'affiche.»

«Les Américains aiment se plaindre du fait que le tournage de plus en plus de leurs films se fait au Canada», ajoute-t-il. Mais ils ne disent jamais que s'il se dépense deux milliards pour les productions américaines au Canada, leurs films leur rapportent sept milliards au box-office canadien chaque année.»

### En pleine croissance

Bien que moins forte qu'au grand ou petit écran, l'empreinte des États-Unis sur la production de films au Québec se révèle, aussi, relativement importante. Mis à part la dernière année, qui a accusé une chute d'activité de 30 % après avoir été frappée successivement par une menace de grève des acteurs et des auteurs américains, puis d'une menace de grève des techniciens canadiens, avant que ne se produisent finalement les attentats du 11 septembre, on assiste en effet, depuis une dizaine d'années, à une croissance spectaculaire du nombre et de l'importance des tournages américains au Québec.

L'année 1992 avait constitué un seuil historique en ce domaine, rapporte André Lafond, avec aucune production étrangère. «Il fallait donner un sérieux coup de barre, dit-il. On s'est mis à vendre systématiquement les avantages de Montréal et du Québec», tels que l'expertise de la main-d'œuvre, la diversité des lieux de tournage mais surtout un taux de change on ne peut plus favorable.

L'année suivante, les productions étrangères, qui étaient et demeurent encore aujourd'hui essentiellement américaines, représentaient déjà 7,3 % des sommes totales investies dans le domaine du cinéma à Montréal. Cette proportion avait grimpé à 23 % en 1997. Elle dépassait 40 % en 2000, avec des dépenses

étrangères de 337 millions sur un total 829 millions. «Ces dernières années, le nombre de tournages est resté sensiblement le même, soit autour de 15 ou 20, explique André Lafond. Mais la taille des productions, elle, change. On attire de plus en plus de gros films.»

Concentrés presque uniquement à Montréal et dans sa région, ce volume de productions étrangères représente environ la moitié de ce qui s'est tourné la même année à Toronto (900 millions), qui constituait lui-même environ la moitié de ce qui s'est tourné à Vancouver (1,2 milliard).

En plus de représenter des retombées économiques évaluées en 2000 à 740 millions, l'arrivée en force des productions américaines donne de l'emploi à un nombre sans cesse grandissant non pas d'acteurs québécois, mais à tout le moins de caméraman, d'éclairagistes ou d'accessoiristes d'ici. Le nombre de membres et de permissionnaires du Syndicat des techniciens du cinéma et de la vidéo du Québec (STCVQ) a par exemple plus que triplé durant la même période, passant de 929 en 1992 à 3399 en 2000. La masse salariale, que l'on juge constituée à moitié par les revenus apportés par les productions américaines, a été quant à elle multipliée par cinq en grimpant de 14 millions à 73 millions.

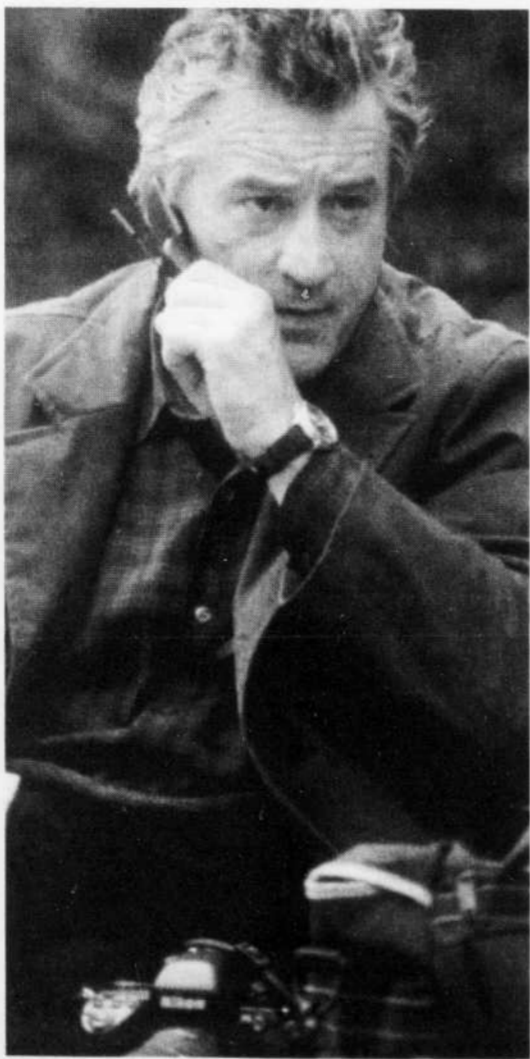
«C'est le jour et la nuit entre les productions américaines et les productions québécoises», explique la directrice générale du STCVQ, Catherine Louméde. Une production québécoise comptera en moyenne une cinquantaine de techniciens alors qu'il n'est pas rare de voir une production américaine en engager plus de 200. Leurs méthodes de travail ne sont pas nécessairement différentes mais elles disposent de moyens qui n'ont aucune commune mesure avec celles d'ici. La durée de leur tournage est aussi beaucoup plus longue.»

### Les pour et les contre

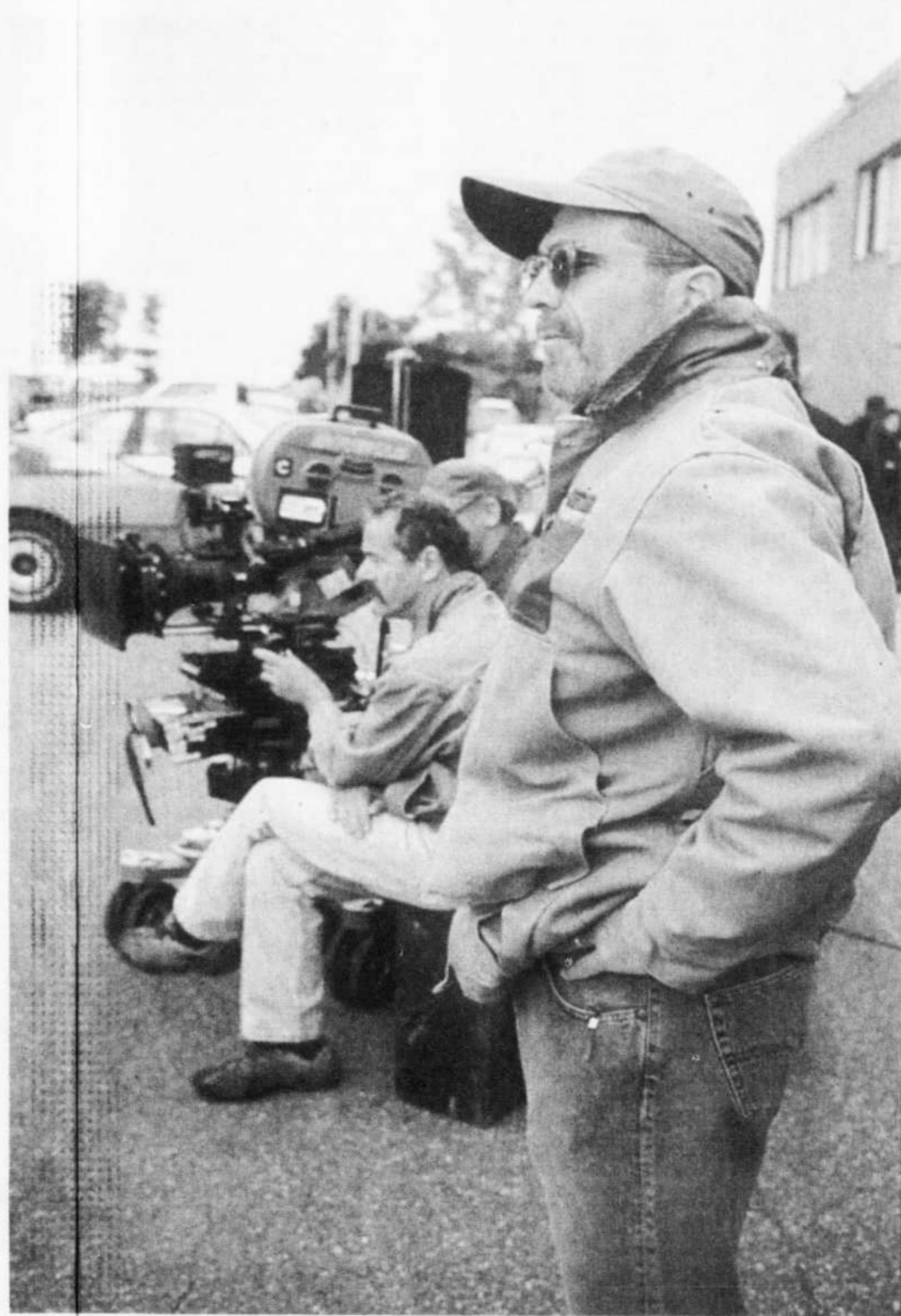
Cette importance croissante du cinéma américain ne va pas sans attirer des critiques. Les critiques les plus souvent entendues sont la hausse des coûts de la main-d'œuvre et des sites de tournage que subissent les producteurs d'ici. Alors que certains reprochent aux Américains d'accaparer les meilleurs techniciens, d'autres disent avoir aussi remarqué que la brutale augmentation du nombre de techniciens a eu pour effet d'en réduire quelque peu la qualité. On déplore également que les Américains se limitent généralement à effectuer leurs tournages au Québec, préférant toujours réaliser les effets spéciaux, la bande sonore ou le montage chez eux, à Hollywood.

«Au total, cette présence a surtout des effets positifs», estime tout de même la porte-parole de l'Association des producteurs de films et de télévision du Québec, Céline Pelletier. En plus de donner de l'emploi à nos techniciens, elle leur permet d'aller chercher une compétence et une expertise uniques sur de grandes productions dont ils font profiter ensuite nos réalisateurs.»

André Lafond se montre encore plus catégorique. «La présence du cinéma américain amène un volume de tournage et des budgets qui nous permettent de nous offrir de l'équipement, des studios, des laboratoires que l'on n'aurait tout simplement pas eu les moyens de se payer autrement. Sans cette présence, Montréal serait aujourd'hui un petit centre de production régional à la renommée de Toronto.»



Robert De Niro dans The Score



Tournage du film Heist. TAKASHI KULTERS

La présence du cinéma américain amène un volume de tournages et des budgets qui nous permettent de nous offrir de l'équipement, des studios, des laboratoires que l'on n'aurait tout simplement pas eu les moyens de se payer autrement.

## Salade californienne

Montréal, après une année difficile, voit revenir les tournages américains dans ses parages. Plusieurs stars, de Julia Roberts à Angelina Jolie et Nicole Kidman en passant par Anthony Hopkins et Billy Bob Thornton, sont sur notre macadam ou arriveront bientôt. Par-dessus tout, ces étoiles ramènent dans leur sillage la manne hollywoodienne aux précieuses retombées économiques dont notre métropole se montre si friande. Voici un petit aperçu du menu californien de la saison.

Beyond Borders, de Martin Campbell (le cinéaste de Vertical Limit), est en tournage à Montréal depuis le 16 décembre et sans doute jusqu'au début mars. Mettant en scène Angelina Jolie et Clive Owen, ce film (dont Oliver Stone est un des coscénaristes) raconte les amours tumultueuses à Londres, en 1984, d'une Américaine, bonne épouse, qui fait la rencontre d'un médecin (Clive Owen), champion d'une cause humanitaire qui saura toucher le cœur de la belle. Tout ne sera pas tourné à Montréal puisque certaines scènes du film auront pour cadre l'Australie, la Grèce et la Nouvelle-Zélande.

En tournage depuis le 22 janvier et jusqu'au 11 mars, Lemony, d'Ed Solomon, raconte la rédemption d'un criminel (Billy Bob Thornton) qui, à l'âge de 16 ans, a été emprisonné pendant près de 20 ans pour le meurtre d'un jeune garçon. Il se réhabilitera à sa sortie en volant au secours de la sœur de sa victime (Holly Hunter), aux prises avec des problèmes de drogue. Morgan Freeman fait partie de la distribution en prédateur qui vient en aide aux jeunes délinquants.

Depuis décembre et jusqu'à la fin mars, l'acteur George Clooney tourne son premier long métrage à Montréal, Confessions of a Dangerous Mind, porté à l'écran la double vie de Chuck Barris, célèbre producteur américain de jeux télévisés au cours des années 70 à figure de la pop culture, mais également agent de la CIA. Sam Rockwell incarne le héros, mais Clooney joue aussi dans son propre film (en agent de la CIA). À leurs côtés: Julia Roberts et Drew Barrymore.

Du 18 mars à la fin mai sera tourné The Human Stain, de Robert Benton (le cinéaste de Kramer vs Kramer), dormant la vedette à Anthony Hopkins, Nicole Kidman et Gary Sinise. Adaptée d'un roman de Philip Roth, l'histoire, évoquée par la bouche d'un écrivain, suit les déboires d'un professeur de littérature (Hopkins) dans une petite ville de ses années 30. Épouse de son collègue, en deuil de son épouse, il fera la rencontre d'une femme de ménage plus sophistiquée que d'autres puisqu'elle est incarnée par elle-même par la belle Nicole Kidman.

À Montréal à partir du 8 avril, Timeline, de Richard Donner, est un film qui saute du Moyen Âge à aujourd'hui en un petit voyage dans le temps, un peu comme dans Les Visiteurs mais sans l'aspect comédie.

O. T.



Matthew Perry, Bruce Willis et Amanda Peet dans The Whole Nine Yards



Jim Caviezel et Dagrana Dominczyk dans The Count of Monte Cristo

Par ailleurs sur les écrans

## Alexandre Dumas à Hollywood

THE COUNT OF MONTE CRISTO

Réalisation: Kevin Reynolds. Scénario: Jay Wolpert, d'après le roman d'Alexandre Dumas père. Avec Jim Caviezel, Guy Pearce, Richard Harris, Dagrana Dominczyk. Image: Andrew Dunn. Montage: Stephen Semel, Jonathan Glickman. Musique: Edward Shearmur. États-Unis, 2002, 118 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Certains téléréalistes québécois affirment un peu vite que des écrivains français du XIX<sup>e</sup> siècle, auteurs de roman-feuilleton, se précipiteraient aujourd'hui même à Radio-Canada pour écrire des téléscènes... À voir le déluge d'adaptations cinématographiques des œuvres d'Alexandre Dumas père par Hollywood (The Man in the Iron Mask, The Musketeers), on serait plutôt porté à croire qu'ils préféreraient, et de loin, les douces caresses de la Californie.

Il y a bien des raisons d'éprouver les pires craintes devant The Count of Monte Cristo, cette nouvelle mouture du roman de Dumas qui fascine depuis toujours. On ne compte d'ailleurs plus les films inspirés des aventures d'Edmond Dantès et plusieurs ont encore en mémoire la merveilleuse série de Josée Dayan mettant en vedette Gérard Depardieu et Ornella Muti. Que Kevin Reynolds (Robin Hood, Prince of Thieves, Waterworld) daigne s'y intéresser rend l'entreprise suspecte.

Évidemment, affirmer que cette adaptation elliptique et clinquante est de loin supérieure à ce qu'il a pu commettre auparavant ne dit pas grand-chose sur les limites de ce Monte Cristo. On retrouve bien sur les principaux épisodes connus de cette histoire romanesque, ou la mise en scène des souffrances pour l'expiation des fautes commises par les faux amis d'Edmond Dantès (Jim Caviezel) constitue un véritable plaisir pervers. Victime de la jalousie de Fernand de Mondego (Guy Pearce) pour obtenir les faveurs de Mercedes (Dagrana Dominczyk), le grand amour de Dantès, et de l'ambition de Villefort (James Frain), l'honnête homme-éponge dans les cahots du château d'If qui, comme on le sait, n'a de château que le nom. Grâce à un providentiel compagnon de cellule, Faria (Richard Harris), qui va lui fournir instruction et richesse, et un compagnon de route fidèle, Jacopo (Luis Guzman), Dantès va orchestrer une vengeance à la mesure de sa colère et de ses moyens financiers.

Si Reynolds ne possède plus l'excessive marge de manœuvre de l'époque Waterworld, il mise tout de même sur un héros grandiloquent (Caviezel a moins des allures de comte que de carte de mode) et des effets de mise en scène tape-à-l'œil (l'arrivée de Monte-Cristo devant le gratin parisien en montgolfière et accompagné de trapezistes semblant tout droit sortis du Cirque du Soleil), sans doute pour compenser une distribution solide (en particulier Richard Harris, le seul à sortir intact et digne de cette production sans imagination), cependant sans grande vedette. Mais qui peut bien réclamer Kevin Costner?

Ramener à moins de deux heures un roman qui comprend des péripéties à répétition impose des contraintes que Reynolds et le scénariste Jay Wolpert ne réussissent à contourner qu'à moitié. Le rythme est forcément inégal (épisodes du château d'If s'écoulent alors que les règlements de comptes du faux comte sont trop vite expédiés) et le film souffre constamment de ces raccourcis où les acteurs ne deviennent que des caricatures, des porte-étendards de la cupidité, une incarnation sans subtilité de Guy Pearce, ou de la fidélité amoureuse un peu naïve, ici défendue mollement par Dagrana Dominczyk.

Depuis que sa présence magnétique a fait forte impression dans The Thin Red Line de Terrence Malick, Jim Caviezel s'est vite taillé une place dans des productions plus ambitieuses sur le plan financier, mais qui font moins appel à son talent indéfectible qu'à son regard incandescent. On lui avait pardonné ses incartades avec Jennifer Lopez (Angel Eyes), mais devant The Count of Monte Cristo, notre mansuétude se fait moins grande. Quant à Kevin Reynolds, après des échecs artistiques et financiers à répétition, adapter le roman d'Alexandre Dumas père apparaissait sans doute une manière comme une autre de payer ses comptes...

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2001

LE FILM LE PLUS LOUANGÉ PAR LA CRITIQUE INTERNATIONALE DE TOUTE LA SÉLECTION MONDIALE DE CANNES ENFIN À L'AFFICHE!

«Un must!» Sans doute le meilleur rôle de Michel Piccoli. Ce film d'humour et de finesse émeut et émerveille...»

Quelle Tremblay, Le Devoir

«Ce film fait l'unanimité depuis Cannes! Avec le grand Piccoli, Je rentre à la maison séduit même les sceptiques...»

Juliette Rue, VOIR

MICHEL PICCOLI  
**Je rentre à la maison**

UN FILM DE MANOEL DE OLIVEIRA

Avec la participation spéciale de CATHERINE Deneuve et JOHN MALKOVICH

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!

v. o. française et anglaise, s. -t. f.

3336, boul. Saint-Laurent, Mt. Bellevue (514) 447-2200

Centris 1500-1920-2135

SON DIGITAL

queeggee SPIT unks traffic

5<sup>e</sup> semaine à l'affiche! LE documentaire à voir

Daniel Cross: Un des cinéastes les plus intéressants en ce moment dans ce pays.»

Juliette Rue, VOIR

Dès le 1<sup>er</sup> février au cinéma PARISIEN

v. o. bilinéaire, s. -t. f.

(consultez l'horaire cinéma)

Altopia Eye Street Film

CLAUDE DESRARD - BIC - ANTOINETTE TRUQUET - MATHIEU HERSZOVITZ

LE FILM QUI A BATTU LE RECORD DU BOX-OFFICE FRANÇAIS AU QUÉBEC

CHOISI POUR REPRÉSENTER LA FRANCE AUX OSCARS

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain

«Amélie Poulain: Un des cinéastes les plus intéressants en ce moment dans ce pays.»

Juliette Rue, VOIR

Dès le 1<sup>er</sup> février au cinéma PARISIEN

v. o. bilinéaire, s. -t. f.

(consultez l'horaire cinéma)

À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS PARISIEN CENTRE LAVAL POINTE-CLAIRE

silences et cris

UNE CRÉATION DE GILLES MAHEU

7 AU 24 FÉVRIER À 20H30

«Maheu nous revient entier, Maheu fait un retour tout à fait réussi...» Robert Lévesque, Radio-Canada, C'est bien meilleur le midi

«... un très bon et tendre moment, on en ressort le cœur léger... une belle fresque de l'expérience humaine, avec un parti pris évident pour la quête du bonheur...» Évo Dumas, La Presse

«Gilles Maheu's triumphant return to Carbone 14...» Gabor Csizsar, Hup

«... un spectacle sérieux, musical, festif, un hommage à la beauté de la vie...» Paul Tanguay, Radio-Canada, Montréal ce soir

En nomination pour le Masque 2002 de la production "Montreal" et pour le film spécial de la contribution spéciale aux chorégraphes

USINE C 521.4493 admission\_790.1245

Shr Gazette

Culture

**exCentris**  
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le **cinéma** L'agenda  
Pour l'horaire complet, consultez LA DEVOIR

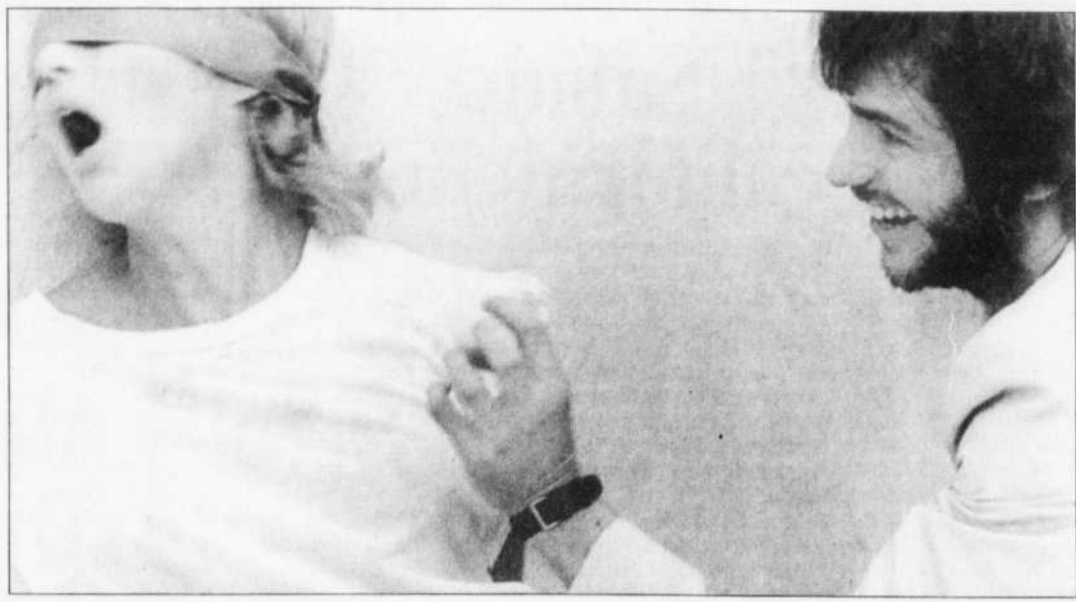
CINÉMA

# Dans le labyrinthe du romancier

## Alain Robbe-Grillet à la Cinémathèque québécoise

ANDRÉ LAVOIE

C'est sans doute moins une invitation qu'un défi que nous lance la Cinémathèque québécoise en proposant cette rétrospective de celui qui exerce qu'on le surnomme «le pape du nouveau roman» ou, selon l'expression de Roland Barthes, «le romancier du regard objectif». L'aventure littéraire et cinématographique d'Alain Robbe-Grillet apparaît aussi incongrue qu'inclassable; cet ancien ingénieur agronome n'a jamais cherché dans ses romans (*Les Gommages*, *Jalousie*, *Voyeur*) ni dans ses films (*L'Éden et après*, *Le Jeu avec le feu*) à décrire le monde, mais à en inventer un nouveau. Et cette création passe bien sûr par une négation de la structure appliquée par les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour lui, ses œuvres sont des «bavures», des coups de semonce pour secouer «le confort intellectuel du système en place».



Une scène de *L'Éden et après* d'Alain Robbe-Grillet.

ALAIN ROBBE-GRILLET

Du 1<sup>er</sup> au 15 février, les cinéphiles pourront donc se livrer à cet exercice que certains n'hésiteront pas à qualifier de sadomasochiste car, si le romancier apparaît comme une véritable, et vénérable, institution (il n'en fut pas toujours ainsi), l'œuvre du cinéaste demeure confidentielle, ayant plus d'une fois divisé la critique et dérouté le public. On n'a qu'à penser à la réception tapageuse en France de son dernier film, *Un bruit qui rend fou* (1995), avec Fred Ward et Arielle Dombasle, pour constater que Robbe-Grillet laisse rarement indifférents ceux qui osent s'égayer dans les méandres de ses intrigues marquées souvent d'un érotisme glacé. Son plus grand succès, c'est à Alain Resnais qu'il le doit. Après Marguerite Duras, le réalisateur de *Hiroshima mon amour* cherchait à s'associer avec un autre écrivain (il a d'abord songé à Françoise Sagan et à Simone de Beauvoir), et Rob-

be-Grillet lui a offert ce magnifique jeu de société: *L'Année dernière à Marienbad* (1960). Resnais fut respectueux du travail de l'auteur, mais ses touches personnelles («J'avais compris peu à peu que Resnais ne cherchait pas une actrice pour Marienbad, mais plutôt un film pour [Delphine Seyrig...]») ont quelque peu déplié à Robbe-Grillet; cela l'a convaincu d'aller au bout de ses ambitions cinématographiques. Les malentendus suscités par *L'Année dernière...* se répéteront à maintes reprises au cours de sa carrière de cinéaste, lui qui se plaît à répéter que «l'art consiste à aller trop loin». C'est bien ce dont il sera accusé dès son premier film, *L'Immortelle* (1963), dans une Istanbul où, selon François Jost, «tout est familier et, pourtant, tout est étrange». Le film s'est à la fois attiré une pluie de mauvaises critiques... et le prix Louis-Delluc. On préférera sans

doute son film suivant, *Trans-Europ-Express* (1966), qui marque sa première collaboration avec Jean-Louis Trintignant, et un autre jeu tout à fait étonnant où Robbe-Grillet se met en scène, cinéaste (rien n'est moins sûr ici...) inventant une sombre histoire de trafic de drogues. Mais la «réalité» du film est beaucoup plus complexe et les intrigues s'entrecroisent, partent dans tous les sens; on s'attarde autant sur la relation trouble d'Elias (Trintignant) avec Eva (Marie-France Pisier) que sur ses pérégrinations dans Anvers. On considère bien des films de Robbe-Grillet comme autant de labyrinthes mentaux où les clés remises au spectateur seraient inutiles, ouvrant des portes qui donnent sur d'autres portes, bien fermées celles-là. C'est ce sentiment d'impuissance qui pourra nous animer devant des œuvres plus

ou moins sulfureuses, comme *Glissements progressifs du plaisir* (1974), *Le Jeu avec le feu* (1975) ou encore *La Belle Captive* (1983), avec la Québécoise Gabrielle Lazure. Certains s'étonneront de ses fantasmes «sado-érotiques», mais Robbe-Grillet a depuis longtemps prévenu ses détracteurs: «La vie fantasmagique est ce que l'être humain doit revendiquer le plus hautement.» A notre tour d'être fascinés (certains le sont) ou irrités (d'autres y prendront du plaisir...) par cette invitation au voyage dans le pays imaginaire, et de moins en moins nouveau, d'Alain Robbe-Grillet. Pour connaître l'ensemble de la programmation de la rétrospective Alain Robbe-Grillet, on téléphone: (514) 842-9768, on consulte la *Revue de la Cinémathèque* ou le site Internet de l'organisme: <[www.cinematheque.qc.ca](http://www.cinematheque.qc.ca)>.

# Des hommes du jurassique

15 AOÛT

Réalisation: Patrick Alessandrini. Scénariste: Lisa Azuelos-Alessandrini. Avec Richard Berry, Charles Berling, Jean-Pierre Darroussin, Mélanie Thierry, Selma El Mouissi, Manon Gaurin. Image: Damien Morisot.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Réalisé par Patrick Alessandrini mais scénarisé par son épouse Lisa, *15 août* pose un regard critique sur les hommes français, les machos, les misogynes, les purs et durs, mais il le fait sur un air de comédie. Les trois héros sont dissemblables mais liés par un même problème: leurs épouses se sont tirées pour s'éclater entre filles en abandonnant à leurs conjoints ménage, courses et enfants. A eux de se débrouiller avec le chalet loué en Bretagne pour de belles vacances familiales qui tournent au vinaigre. Le trio de mâles délaissés est incarné par Richard Berry (Max), Charles Berling (Vincent) et Jean-Pierre Darroussin (Raoul). Max, le macho pur, se préparait à laisser sa femme pour sa maîtresse mais tournera casaque. Vincent est un homme trompé et anxieux; Raoul, un jaloux chronique qui refuse des enfants à son épouse. Tous trois tombent des nues après l'abandon conjugal et réagissent plus mal que bien devant ce veuvage passager. Comment secouer cette impression d'assister à un mélodrame vieillot campé dans une société d'hier? Ces hommes ignorent comment utiliser une machine à laver. Ils savent à peine faire la cuisine, n'ont, semble-t-il, jamais eu une conversation de fond avec leurs épouses. D'où sortent ces brontosaures? Les différences entre les sociétés ne sont jamais si criantes qu'à l'heure d'évoquer les

rapports hommes-femmes. En ces matières, le fossé entre la France et le Québec apparaît particulièrement profond. Le machisme semble plus indéfectible là-bas qu'ici. Peut-être les Français ont-ils ri de ces gags, mais au Québec, ils ont du mal à nous déridier. Le film repose sur de bien bonnes intentions pourtant: faire réfléchir en riant sur la condition masculine, ses failles et ses ridicules, mais aussi sur le couple, présent en creux, alors que les épouses demeureront tout au long des fantômes. Rivalités des mâles, puis solidarité; les étapes de leur épreuve seront suivies pas à pas, de gags en gags, de crises en crises, de dérapages en dérapages jusqu'au grand questionnement existentiel final.

Si le personnage de Richard Berry, à défaut de paraître très inspirant, apparaît du moins solide et cohérent dans son machisme blessé et celui de Jean-Pierre Darroussin attachant d'anxiété pataude, Charles Berling hérite d'un rôle plus mou, mal dessiné, celui d'un éternel adolescent dont on ne saisi jamais les vrais contours. A côté des habituelles situations loufoques mettant en scène les enfants affamés, les voisins raseurs, certaines scènes où des nymphettes entreprennent de séduire ces messieurs apparaissent vraiment forcées, lâchées là sans vrais préambules. A la fin, la présence du trio devant une espèce de psychologue gourou championne de la thérapie du couple a quelque chose de grotesque, tant les hommes sont démunis. Caricatures de mâles, les héros du film sont trop coupés d'eux-mêmes pour faciliter l'identification et les situations dans lesquelles le scénariste les met apparaissent très souvent forcées. Difficile de rire à gorge déployée dans un tel contexte. *15 août* a l'air de tendre un miroir aux années 50, alors...



Les trois machos du film *15 août*, de Patrick Alessandrini.

# De mâles et de manipulation

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Au départ, il y a un film intitulé *Opération Cobra*, assez brouillon d'ailleurs, une docu-fiction qui prenait l'affiche hier à Ex-Centris. Réalisé à six mains par Dominic Gagnon, Robert Morin et Richard Jutra, on y explore la masculinité. De jeunes garçons sont d'abord choisis pour participer à un *reality show* à travers un combat de «paint balls» dans la forêt boréale. Les trois cinéastes essaieront de traquer les comportements innés ou acquis de la «mâlitude» chez ces adolescents envoyés au combat. Mais l'expérience est appelée à tourner en eau de boudin quand les troupes se révolteront contre les réalisateurs. Où cesse le documentaire? Où commence la fiction dans *Opération Cobra*? Le spectateur sera laissé sans balises. Est-ce qu'on se joue de lui? Qui manipule qui?

La révolte est-elle véritable ou orchestrée avec «les gars des vues»? Le film s'inscrit en plusieurs temps, ne marque pas très bien ses repères. Si on retrouve en lui l'univers de Morin, sans cesse à cheval entre fiction et réel (comme dans son *Yes Sir madame*), à travers cet *Opération Cobra*, la sauce est diluée. Trop de cuisiniers peut-être... Rencontrés en entrevue, Robert Morin et Richard Jutra avoueront avoir apprécié leur expérience collective mais préférer tout compte fait travailler en solitaires. «Mieux vaut qu'une œuvre soit signée», déclare Morin. «A plusieurs, on passe notre temps en meetings car chacun se cramponne à son opinion.» Chose certaine, les cinéastes destinent leur film à un public adolescent. Ils estiment que les jeunes se retrouveront dans cette histoire dont ils sont les héros. *Opération Cobra* est né au départ d'un projet de productrice.

Arlette Dion voulait faire se pencher trois réalisateurs de générations différentes sur les comportements de jeunes mâles en situation guerrière. Les réalisateurs prévus au départ furent remplacés par d'autres. L'idée est restée. Mais le temps de tournage étant très court, les cinéastes n'ont pas eu le temps de pousser vraiment à bout leurs «cobayes» et la fiction s'est mise de la partie. C'est du moins ce que m'expliquent Jutra et Morin. «Le plus drôle, ce fut de jouer

avec les codes de la fiction et du documentaire», déclare Richard Jutra. Lui et Robert Morin voient *Opération Cobra* comme un film sur la manipulation. Manipulation d'adolescents qui se font entraîner par un caporal tyrannique comme à l'armée, manipulation du spectateur appelé à démêler le vrai du faux dans cette histoire. «On n'a pas mis d'indication sur le moment où les choses basculent», explique Morin. «Jusqu'au spectateur veut-il se faire embarquer? À lui de répondre.»

★ ★ ★  
«Une vraie bonne comédie.»  
- Première

# 15 AOÛT

Un film de PATRICK ALESSANDRINI  
RICHARD BERRY CHARLES BERLING JEAN-PIERRE DARROUSSIN

À L'AFFICHE!  
FAMOUS PLAYERS STARÇÉ MONTRÉAL  
FAMOUS PLAYERS PARISIEN  
FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL  
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE

**mois multi**  
PATENTES  
[www.meduse.org/recto-verso/moismulti](http://www.meduse.org/recto-verso/moismulti)

À VOS AGENDAS!  
L'ÉVÉNEMENT EN ARTS MULTIDISCIPLINAIRES, LE MOIS MULTI, VIENT DE COMMENCER!

À VOIR, DÉCOUVRIR, SENTIR...  
du 1<sup>er</sup> au 24 février 2002  
Salle Multi de Méduse  
591, rue de Saint-Vallier Est, Québec (Québec)  
Information, réservation et billetterie  
(418) 524-7577

FÉLICITATIONS!  
L'ange de goudron  
MEILLEUR FILM

8 NOMINATIONS AUX PRIX JUTRA  
MEILLEURE RÉALISATION • DENIS CHOUINARD  
MEILLEUR FILM • ROGER FRAPPIER, LUC VANDAL  
MEILLEUR ACTEUR • ZINEDINE SOUALEM  
MEILLEURE ACTRICE • CATHERINE TRUDEAU  
MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN • RABAH AIT OUYAHIA  
MEILLEURE DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE • GUY DUFAUX  
MEILLEUR SCÉNARIO • DENIS CHOUINARD  
MEILLEURE MUSIQUE • BERTRAND CHÉNIER

3 NOMINATIONS AUX PRIX GÉNIE  
MEILLEURE RÉALISATION • DENIS CHOUINARD  
MEILLEUR ACTEUR • ZINEDINE SOUALEM  
MEILLEURE MUSIQUE • BERTRAND CHÉNIER

FESTIVAL INTERNATIONAL DE BERLIN  
Sélection Panorama

★★★★★  
Marc André Lussier, LA PRESSE  
«Une fresque contemporaine, habile, colorée, servie par de bons dialogues.»  
Odile Tremblay, LE DEVOIR

«Un émouvant drame humain et un suspense bien ficelé.»  
Paul Villeneuve, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Un film d'hiver magnifique, puissant, passionné et remarquablement bien joué.»  
John Griffin, THE GAZETTE

UN FILM DE DENIS CHOUINARD  
DE RETOUR EN EXCLUSIVITÉ!  
[www.allianceatlantique.com](http://www.allianceatlantique.com)

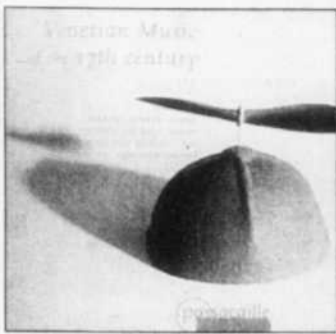
# Culture

## DISQUES CLASSIQUES

### Musique de Venise et de Gand

VENETIAN MUSIC OF THE 17TH CENTURY

Sonatas, canzone et sinfonie vénitienes du XVII<sup>e</sup> siècle par Giovanni Picchi, Biagio Marini et Francesco Turini. Les Enemis confus (Marcel Ketels et Patrick Laureys, flûtes à bec; Philippe Malfeyt, luth; Guy Penson, positif et clavecin). Passacaille o 906.



FRANÇOIS TOUSIGNANT

À une époque et en un lieu où la polyphonie arrive à son apogée, tant par sa pureté que par sa complexité, on assiste à un phénomène qui, même deux ou trois générations auparavant, aurait paru inimaginable, sinon incompréhensible. Il s'agit de l'irrésistible poussée de la musique instrumentale «savante».

Bien sûr, on danse au son des luths, violes et flûtes, chalmies, saqueboutes et hautbois; bien sûr, ces instruments accompagnent parfois la musique des messes et offices divers, voire de certains doux poèmes qu'on chante et, dont, à la rigueur, on peut ne retenir que l'accompagnement.

Insidieusement, dans cet univers économiquement relativement aisé de la Renaissance italienne, deux instruments arrivent à la surface: le violon — dont on sait l'avenir et absent sur cet enregistrement — et le clavier (quelles que soient sa taille, sa facture...). Forcément, à instrument nouveau, nouvelle manière de penser et de faire la musique. Quittant le nid vocal sur lequel se moule l'écriture, la pensée et la technique se font plus idiomatiques, caractéristiques même, libérant une nouvelle imagination. Cela tombe bien, Venise est riche, joyeuse, et adore les fêtes. Le ton du disque est lancé: nous sommes ici en terre profane du divertissement étincelant.

Comme l'édition est active, non seulement on se met à composer, mais on se met aussi à jouer. Si, jusqu'à la fin de l'époque des castrats, toute formation musicale passe de manière presque obligée par l'apprentissage du chant, l'instrument-

tiste se met à revendiquer son droit. Même un Cellini sera célébré tant pour ses dons d'orfèvre que pour ses hautes qualités de flûtiste — au point où son père le poussera même à gagner sa vie comme virtuose de cet instrument.

On forme de petites bandes et on se promène dans la ville, dans ses palais et ses salles, pour faire partager cette vie enivrante. Si Palestrina n'écrit ses messes qu'à capella, les Gabrieli, eux, inventent la stéréophonie et le genre vraiment instrumental. Vous comprenez donc que, même si les trois compositeurs réunis ici vous sont inconnus, ils s'inscrivent dans une mouvance aussi fascinante que passionnante.

Quel beau disque! Non seulement la musique s'écoute, elle stimule. Les interprètes, sans virer à l'outrance qu'on entend parfois, usent d'une inventivité et de ressorts assez exceptionnels. On les sent vraiment prendre plaisir à laisser filer leurs doigts, ou infléchir une ligne quand on joue une pièce basée sur une chanson. Ils sont justement là, dans cette floue frontière entre l'art instrumental et la technique vocale.

Alors, dans une impeccable prise de son — exemple entre tous: une flûte à bec soprano qui ne défonce pas les haut-parleurs, il faut savoir le réaliser —, on se prend à museler sur les beaux jours de la Venise des Doges. Le Carnaval s'en vient, c'est le temps de s'amuser, et, réunis en bouquets, bien des sourires vous attendent ici. Les Enemis Confus, encore une fois, montrent qu'ils sont un ensemble de premier plan et qui mérite qu'on s'y attarde plus. Cette manière de défendre un répertoire méconnu va vous combler d'aise.

BALAGANE  
Jeszcze Raz  
Audiogram (Select)

Un jour que je l'intervie pour l'un de ses brillants projets fous, François Gourd me donna un disque comme on donne son cœur: c'était le premier compact du groupe Jeszcze Raz. «C'est beau», résuma-t-il. Sûrement, lui dis-je, pour la forme. Le disque se perdit dans la pile de devant, qui devint la pile du fond, et je l'oubliai, sans jamais l'avoir débarrassé. Aujourd'hui, je ne le trouve plus. Et aujourd'hui, je reçois le nouvel album de Jeszcze Raz. Et l'écoute parce que la relationniste a insisté. Et le trouve bien émouvant et beau, pour ne pas dire bouleversant de vérité dans le ton et chamboulant de beauté dans la facture, et je repense à Gourd et à son cœur sur la main en forme de disque. Sont-ce mes tours à moi qui s'écroulent? Vous le savez si vous me faites la fidélité de me lire depuis onze ans ou moins, les musiques du monde existent peu ou pas dans mon univers très occidental: chanson française, pop beatlesque, péchés yéyé, rock'n'roll, country, un peu de blues, un peu de jazz, un choix de musique cubaine (merci à Ry Cooder), ça ne va pas beaucoup plus loin. Et généralement dans les deux langues officielles, celles que je comprends, à l'exclusion des autres.

Pourquoi cet émoi, alors? Je suis comme beaucoup de gens coincés dans leur culture: c'est l'époque qui m'assaille, qui abolit mes frontières. Plus moyen de faire l'autruche, encore moins la sourde oreille. Ça frappe de l'extérieur, et

puis c'est de l'intérieur que ça pénètre, par le truchement de Jeszcze Raz et son chanteur, auteur et compositeur Paul Kunigis, ce Québécois d'origine polonaise qui a grandi en Israël, ce type qui parle hébreu, polonais et montréalais, ce gaillard qui a été en Louisiane et qui a compris, lui, que blues et gospel sont absolument liés à «la musique tsigane et aux rythmes du Moyen-Orient», comme il l'écrit dans sa courte bio de presse. Ça pénètre à corps défendant, certes, mais pas aussi défendant qu'avant, quand je réussissais à ignorer jusqu'au bout unanime acclamé de Lhasa de Sela. Je nomme la chanteuse à dessein: c'est Yves Desrosiers qui avait réalisé son album, et c'est encore Desrosiers qui a tout arrangé ici. C'est beaucoup lui et ses guitares qui me rendent cette musique si palpable, lui qui permet au folk-blues juif et tsigane de Jeszcze Raz de me sembler si singulièrement familier. C'est à cause de lui mais tout autant de Kunigis et sa voix qui porte. Et c'est aussi tout bêtement parce que j'ai pris le temps, au moins une fois, de pré-



ter flanc à Jeszcze Raz, tout juste assez pour comprendre à quel point cette musique d'ailleurs faite ici est voisine. «Alors je continue de rêver / J'ai rêvé qu'on s'était bâti ici une vie / Du nord jusqu'au sud / De la mer Morte jusqu'à la Méditerranée» (Bamidbar, traduction dans le livret). Et merci à François Gourd.

Sylvain Cormier

MY SWEET LORD  
George Harrison  
Gnome Records (EMI)

Voyez comme je reviens vite à mes oignons. Le temps de témoigner de sentiments partagés quant à la décision de ressortir en disque simple la chanson emblématique de feu George Harrison, la poignante prière *My Sweet Lord*. Impossible de nier qu'il fait bon, qu'il fait chaud entendre de nouveau à la radio cette belle voix plaintive, cette géniale signature à la guitare slide électrique et ce vibrant strumming de guitares acoustiques (l'effet doit être décuplé en Angleterre, où *My Sweet Lord* a été reportée au sommet du palmarès trois décennies après le succès initial). Mais tout aussi impossible de ne pas grincer du maxillaire: profits de la vente mis à bon usage ou pas, c'est quand même du produit Harrison bien vite flanqué au public nostalgique et au fan endeuille, lequel, faut-il noter, avait déjà sur la réédition de l'album *All Things Must Pass*, parue en janvier 2001, les trois titres du simple (il y a aussi là-dessus la curieuse version 2000 de *My Sweet Lord* et un démo de *Let It Down*). Même la photo qui illustre le

disque était déjà disponible sur le site [www.allthingsmustpass.com](http://www.allthingsmustpass.com). De fait, le site offre aussi un fond d'écran sur le même thème, conçu du vivant de George. La réédition du *Concert For Bangla Desh*, prévue depuis l'an dernier, sera plus entièrement bienvenue.

S. C.

CATHERINE LAMBERT  
Catherine Lambert  
(La Tribu)

Avec l'aide des complices Dominique Lanoie et Patrick Graham, Catherine Lambert donne suite à *Puisqu'en oubli* avec un album éponyme qui se retrouve désormais sur La Tribu. De Fred Fortin à Jérôme Minière, l'étiquette montréalaise réussit encore une fois à impressionner. Loin d'une vision purement exotique, l'approche de Lambert ne manque pas de séduire. De nouveau, la chanteuse propose un répertoire où les traditions française, bulgare et syrienne se côtoient. De l'instrument d'époque à l'arrangement contemporain, les pièces se défendent grâce à un travail des plus sérieux. Sur ce disque, les airs du passé ne donnent pas dans le folklore mal dégrossi. La voix de Lambert enchante et l'instrumentation reste passionnante. Un enregistrement qui saura beaucoup plaire aux amateurs d'une formation comme Sequentia. Entre musiques anciennes et musiques du monde, Catherine Lambert poursuit une route qui pourrait la mener très loin. En concert les 5 et 6 février au Cabaret, à Montréal.

David Cantin

### L'ALLEMAGNE CLASSIQUE

le vendredi 15 février 2002 à 20h

**LES BORÉADES**

Quatuors et quintettes avec contrebasse virtuose signés Spenger, Vanhal et Haydn

Artiste invité : David Sinclair contrebasse viennoise

Francis Colpron directeur artistique

Billets : 20 \$ régulier 16 \$ aîné 12 \$ étudiant

Le concert aura lieu à La Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours située au 400, rue Saint-Paul Est, dans le Vieux-Montréal

Les Boréades de Montréal 127, 17<sup>e</sup> Avenue, Lachine, Québec, H8S 3N7  
tél : (514) 634-1244 téléc. : (514) 634-1854 courriel : [boreades@sympatico.ca](mailto:boreades@sympatico.ca)

LE DEVOIR

ATMA Classique

V.O.I.R. Montreal

KUR

CONSEIL DES ARTS

Le Conseil des Arts de Montréal

Le Conseil des Arts de Québec

Le Conseil des Arts de la région de la Capitale-Nationale

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-de-la-Beauce

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-Nord

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-Nord

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-Nord

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-Nord

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

Le Conseil des Arts de la région de la Côte-Nord

Le Conseil des Arts de la région de la Gaspésie

Le Conseil des Arts de la région de la Montérégie

Le Conseil des Arts de la région de la Saguenay-Lac-Saint-Jean

Le Conseil des Arts de la région de la Vallée-de-la-Matane

En coproduction avec HERRAUX et en collaboration avec le Musée d'art contemporain de Montréal, le Nouvel Ensemble Moderne présente, sous la direction de Lorraine Vallanour, **musmix**

Première tribune canadienne de musiques mixtes du NEM

7 février 2002  
8 février 2002

Armen, Bidard, Hannan, Isanka, Loaposte, Radford

Judi 7 et vendredi 8 février 2002 à 20h  
Salle Beverly Webster-Rolph, Musée d'art contemporain de Montréal  
100, Ste-Catherine Ouest (Métro Place-des-Arts)

Réservations : 20 \$ (régulier) 10 \$ (étudiant, aîné)  
Réseau Admission : (514) 790-1245 NEM : (514) 943-5988  
[www.nem.umontreal.ca](http://www.nem.umontreal.ca)

Les idées heureuses société de musique baroque  
Geneviève Soly, directrice artistique

**GRAUPNER: UN MAÎTRE À DÉCOUVRIR**

Cantate, airs d'opéras, suite pour clavecin et concertos

Dimanche 3 février, 20h

**Christoph Graupner**

Avec Ingrid Schmithusen, soprano  
Mathieu Lussier, basson  
Natalie Michaud, flûte à bec  
Geneviève Soly, clavecin  
L'Ensemble des Idées heureuses

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

BILLETTERIE : (514) 987-6919  
Admission : (514) 790-1245  
Sans frais : 1 800 361-4595

la musique

Pour l'horaire complet, consultez

L'agenda

Arion  
Ensemble de musique ancienne aux instruments d'époque

**MOZART EN SYMPHONIE**

Soliste et chef invitée : M. crica Huggt, violon baroque

Au programme : symphonies, divertimenti et un concerto pour violon

VENDREDI ET SAMEDI 8 ET 9 FÉVRIER 2002 À 20H  
Salle Repath de l'Université McGill

DIMANCHE 10 FÉVRIER 2002 À 14H  
Théâtre Paul-Desmarès, Centre Canadien d'Architecture

Régulier : 25 \$ taxes incluses  
Étudiants et aînés : 18 \$ taxes incluses

BANQUE LAURENTIENNE  
Hydro Québec  
CCA

**UN CLAVIER BIEN PASSIONNÉ**

Angela Tosheva

Mardi 5 février 20h

Œuvres de Arnooulov, Goleminov, Hamel, Kazandjiev, Nikolov, Palmieri, Tarmakov et Vivier

À 18h : Conférence du compositeur Roussi Tarmakov / Entrée libre

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau  
300, boulevard de Maisonneuve Est

Admission - régulier 25 \$ / aînés 15 \$ / étudiants 5 \$  
Réservations : (514) 987-6919

SMCQ  
Société de musique contemporaine du Québec  
Walter Boudreau directeur artistique

CONSEIL DES ARTS  
Québec  
Centre Pierre-Péladeau  
La Fondation SOCAN  
LE DEVOIR

Cette année, prenez la route du **JAZZ**

TOURNÉE HIVER-PRINTEMPS 2002

30 JANVIER	Joliette > (450) 759-8202 Salle Roland-Brunelle	13 MARS	Joliette > (450) 759-8202 Salle Roland-Brunelle
7 FÉVRIER	Longueuil > (450) 670-1818 Théâtre de la ville	22 MARS	L'Assomption > (450) 589-8188 Théâtre Hector-Charland
9 FÉVRIER	Lennoxville > (818) 822-8882 Théâtre Centennial	6 AVRIL	Ste-Geneviève > (514) 826-1818 Salle Pauline-Julien
14 FÉVRIER	Ste-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	11 AVRIL	Ste-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx
23 FÉVRIER	Beloeil > (450) 484-4772 Centre culturel	18 AVRIL	Longueuil > (450) 670-1818 Théâtre de la ville
2 MARS	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	19 AVRIL	Bale-Comeau > (418) 285-2000 Théâtre de Bale-Comeau
8 MARS	Ste-Geneviève > (514) 826-1818 Salle Pauline-Julien	26 AVRIL	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne
3 AVRIL	Bale-Comeau > (418) 285-2000 Théâtre de Bale-Comeau		

Québec  
Spac  
LE THÉÂTRE DE BAIE-COMEAU  
MS

## Culture

## Autour de la scène

Chaque soir depuis le 15 janvier, Yolande Simard, la veuve de Pierre Perrault, arrive avec la marée de spectateurs au Théâtre du Rideau vert. A l'ouvreuse, elle dit en riant: «Encore moi!» Mardi, elle m'a demandé: «Comment pourrais-je demeurer chez moi à écouter la télévision lorsque les mots de Pierre sont prononcés ici tous les soirs?» Ensuite, la dame s'est calée une fois de plus devant la pièce *Au cœur de la rose* écrite par son homme disparu. Soir après soir, elle se rend au même rendez-vous. Spectatrice fidèle, elle le sera encore le 9 février pour la dernière représentation. Et sur les planches, devant ses yeux, à travers la mise en scène si magique de Denis Marleau, le désir de liberté de l'héroïne se retrouvera de nouveau mis en échec. Qu'importe?

Avant, pendant, après le lever du rideau, je me suis laissée bercer l'autre soir par ce dialogue amoureux d'une veuve en communion avec un époux qui revit pour elle grâce à sa parole. La résonance des œuvres doit rendre un peu immortel, après tout.

«Mon mari a écrit cette pièce à l'âge de trente ans», évoque Yolande



Odile Tremblay

de, en recréant intérieurement le décor, l'époque, les états d'âme entourant la genèse d'*Au cœur de la rose*. Originaire de Baie-Saint-Paul, c'est elle qui avait fait découvrir à son compagnon montréalais les beautés de Charlevoix.

Peut-on imaginer plus féconde rencontre entre une région et un poète? Ni la série télé *Au pays de Neuf-France*, ni la trilogie des films sur l'île aux Coudres du poète-cinéaste n'auraient sans doute vu le jour sans cette union amoureuse. Et si Yolande Simard n'avait pas transmis jadis l'amour d'un coin de pays à son homme, l'héroïne ardente d'*Au cœur de la rose* aurait-elle vécu avec ses parents dans un phare balayé par les vagues du Saint-Laurent?

Peut-être se serait-elle échouée sur le macadam de Montréal, tout compte fait.

*Au cœur de la rose* résonne comme une tragédie antique ayant pour cadre une île et un phare. Le cri des fous de Bassan et des marmettes forme une sorte de chœur, le grincement des portes et du vent aussi. Des images tirées des films de Perrault courent, aériennes, devant la scène. La jeune fille, c'est, bien sûr, l'auteur transposé, comme Flaubert devenu un jour madame Bovary. À trente ans, en écrivant sa pièce, il devait ruer dans les brancards, Pierre Perrault, en appelant à tous les changements de société. La Grande Noirceur se dissipait à peine.

N'empêche... Le cinéaste de *Pour la suite du monde* était aussi un homme épris de traditions. D'où ces termes archaïques, ce langage très pur de racines et de mythes dont est tissée sa pièce. Le règne des voitures d'eau, ces vieilles goélettes de bois, était alors sur son déclin, les mots anciens rescapés de la France d'antan se préparaient à tomber dans l'oubli. On sent ce Perrault de jeunesse déchiré entre l'envie de dé-

couvrir des terres nouvelles et celle de garder le phare, tour à tour le père et la fille d'*Au cœur de la rose*. «Dans ce pays sans chemin ni chemine, il faut veiller pour savoir ce qui doit arriver, écrivait-il. Le vent vient de partout. On n'empêchera pas la mer de monter.»

Avec sa poésie un peu désuète, Perrault, écartelé entre deux mondes, a capté un Québec au bord des mutations. J'avais l'impression d'assister à travers cette œuvre à la langue si soignée à un moment charnière de notre histoire. Les forces neuves étaient encore mâtées, mais pas pour longtemps. Le vent politique s'appretait à tourner. *Au cœur de la rose* se tient sur la tête des eaux, quand les rivières ne savent plus de quel côté couler.

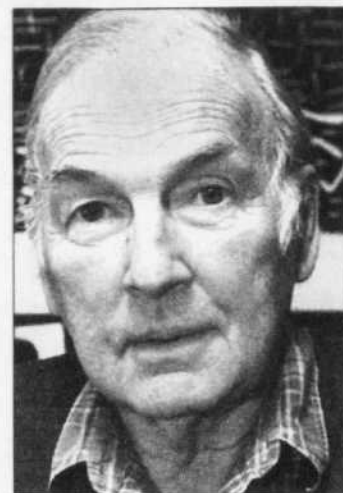
Sa jeune fille, interprétée par Isabelle Blais, a tout de la mouette qui rêve de s'envoler mais dont le père s'apprete à rogner les ailes. S'il avait écrit sa pièce après la Révolution tranquille, Perrault aurait-il imaginé pareille conclusion douloureuse? Probablement pas. Ces entraves viennent d'un temps révolu.

Au Rideau vert, j'ai laissé la poésie de Perrault me bercer. Au delà

du mythe aux résonances intemporelles, la pièce me rappelait que le Québec a gagné une liberté depuis la naissance d'*Au cœur de la rose*, mais égaré des mots magnifiques, les vieux métiers de la mer, la trame des traditions étouffantes et attachantes à la fois.

On voit si peu de pièces québécoises d'hier à Montréal, tant nos planches sont surtout portées par la pulsion de nos créateurs contemporains. Mettre en scène Perrault, c'est presque un acte courageux de nos jours, une incongruité. Faudrait songer à féliciter Marleau pour ce rare bain de mémoire.

J'ai vu Yolande Simard partir après une pièce dont elle connaissait probablement toutes les répliques par cœur. Au passage, elle m'a dit: «C'est que nous sommes tant aimés, lui et moi.» J'avais assisté à une grande tragédie construite avec nos mots, notre fleuve et notre passé, j'avais aussi croisé une femme qui renouait par le rituel de la scène



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pierre Perrault

avec le compagnon de sa vie. La magie du théâtre se nourrit parfois, côté jardin, côté cour, de tous ces éléments-là.

otremblay@ledevoir.ca

Desjardins présente la première nationale

«Électrisant... un spectacle exotique et chaleureux... des artistes débordant d'énergie et de joie de vivre...»

compagnie nationale de chant et de danse du MOZAMBIQUE

7, 8, 9 février à 20 h / 10 février à 14 h

Billets: 987-6919  
Admission: 790-1245  
www.admission.com

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure

en collaboration avec une codiffusion de

DELTA, Québec Gazette, CDP Capital, TRAJET ART

Hydro Québec présente

LUNDI, 4 FÉVRIER, 20 h  
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

EMERAUDE

Pro Musica Saison 2001/02

LE TRIO GRYPHON

JAMIE PARKER, PIANO  
ANNALEE PATIPATANAKOON, VIOLON  
ROMAN BORYS, VIOLONCELLE

BILLETTS: 25 \$, 20 \$, 12 \$ (TAXES ET REDEVANCE EN SUS)  
EN VENTE À LA PLACE DES ARTS: 842-2112  
ET AU RÉSEAU: ADMISSION: 1-800-361-4595

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

DIMANCHE, 17 FÉVRIER, 11 A.M.  
Cinquième salle, Place des Arts

STÉPHAN SYLVESTRE, PIANO

Programme  
PAPILLONS OP. 2, DE SCHUMANN  
MAZURKA, OP. 17, DE CHOPIN  
PIANO-SOLEIL, DE GOUGBON  
MENUET SUR LE NOM DE HAYDN, PRÉLUDE ET À LA MANIÈRE DE BORODINE, DE RAVEL  
SONATE N° 4, DE SCRIBABINE

BILLETTS: 22 \$, 10 \$ (TAXES ET REDEVANCE EN SUS)

ATELIER D'ŒUVRE MUSICAL  
POUR ENFANTS DE 5 À 12 ANS,  
PENDANT LES CONCERTS  
COUT 3 \$ PAR ENFANT;  
MAXIMUM, 35 ENFANTS

POUR PROLONGER LE PLAISIR, FORFAIT-LUNCH OFFERT AU SÉJOUR, BISTRO STELLA ARTOIS (ADJACENT AU THÉÂTRE MAISONNEUVE) AVEC RABAIS DE 10% SUR PRÉSENTATION DU BILLET DE CONCERT. RÉSERVATION PRO MUSICA

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS: PRO MUSICA, 845-0532

Cinquième salle Place des Arts

LES FAMILLES

Le double, le multiple et la contamination > The double, the multiple and contamination

Web Jams  
Performances en ligne  
Art Web  
Installations  
et autres...

A MONTRÉAL DU 6 AU 10 FÉVRIER 2002  
à la Société des arts technologiques (SAT)  
305, rue Sainte-Catherine Ouest  
Montréal (Québec)

A QUÉBEC LE 9 ET 10 FÉVRIER 2002  
à la Caserne  
103, rue Dalhousie  
Québec (Québec)

www.studioxx.org  
Information:  
Montréal: 514-845-7934  
Québec: 418-529-2715

STUDIO

Le Conseil canadien des arts et des lettres  
Le Conseil québécois des arts  
Fédération des arts et des lettres du Québec  
Ville de Montréal  
Patrimoine canadien  
Canadian Heritage

LE DEVOIR

SÉRIE MUSIQUE DE CHAMBRE DU CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

«...jeu perlé de SÉDUCTION et de RAFFINEMENT.»  
Le Journal de Montréal

«La séduction ENFLAMMÉE et RAFFINÉE... une éloquence aussi naturelle qu'élégante»  
Le Soir, Bruxelles

Lucille Chung  
piano

Lundi 4 février, 19h

Acclamée pour son jeu passionné et raffiné!  
D'origine montréalaise, cette jeune pianiste accomplie nous présente des œuvres de Ligeti, Messiaen, Liszt et Granados.

Jeunes Musicales du Canada

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

BILLETTS: 987-6919  
Admission: 790-1245  
www.admission.com

le journal de montreal

18<sup>e</sup> saison · 2001/2002  
UNE PRÉSENTATION DE LA COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

Les Violons du Roy

Direction artistique et musicale: Bernard Labadie  
présentent

MESSE EN SI MINEUR  
DE J.S. BACH

Chef: Bernard Labadie

Solistes: Nancy Argenta, soprano  
Susan Platts, mezzo-soprano  
Alan Bennett, ténor  
Neal Davies, baryton

Avec La Chapelle de Québec

Vendredi, 8 février 2002, à 20 h  
Salle Louis-Frédette, Grand Théâtre de Québec  
Billetterie: (418) 643-8131

Dimanche, 10 février 2002, à 20 h  
Salle Claude-Champagne, Université de Montréal  
Billetterie: (514) 398-4547

présenté en collaboration avec:

SSQ GROUPE FINANCIER

www.violonsduroy.com

Québec